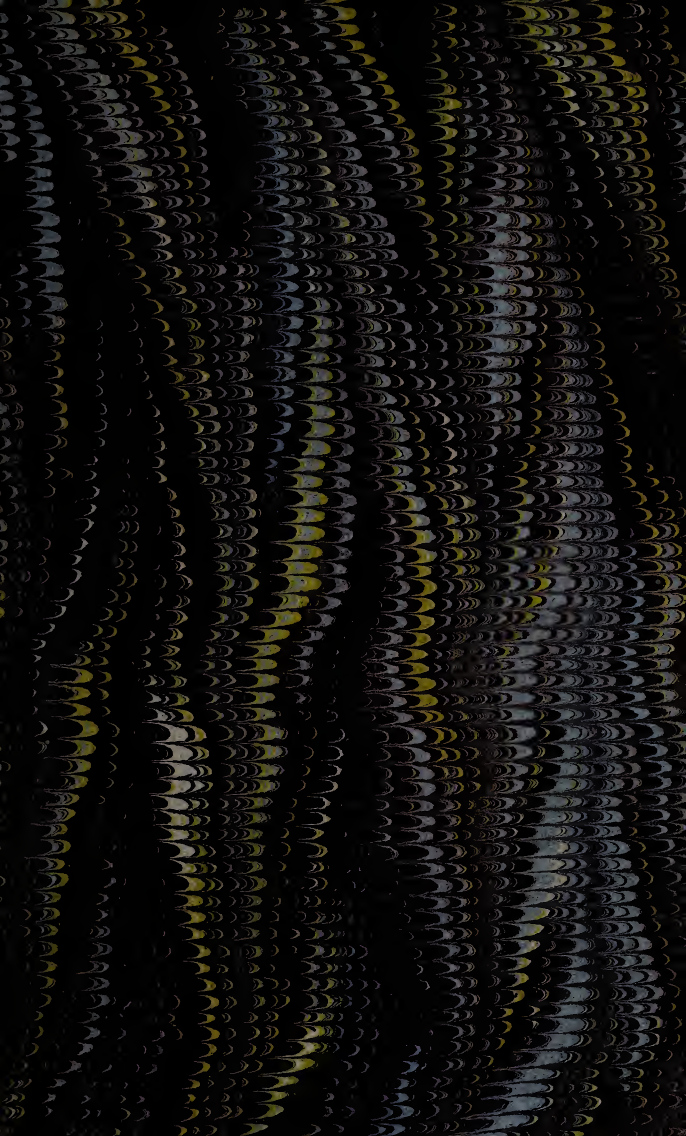




LA ROBE DE DÉJANIRE.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, succ. de Stapleaux, rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION MELINE.

LA ROBE DE DÉJANIRE

PAR

NADAR.

2



BRUXELLES,
MELINE, CANS ET COMP[e], ÉDITEURS.

1857

I

UN TÊTE-A-TÊTE A TROIS.

Armand était installé dans l'hôtel que M. Regis habitait à Paris et où était le siége de sa maison de banque. Bien qu'il eût manifesté son intention positive de ne pas rester plus de deux jours à Paris, les intérêts de sa société le rappelant à Moulins, M. Regis comptait bien le garder plus longtemps près de lui, dût-il pour cela faire naître des lenteurs dans la conclusion de leur marché.

En attendant, il ne négligeait aucune occasion de formuler devant lui des déclarations de prin-

cipes. Il est inutile de dire qu'il avait compris la nécessité de modifier singulièrement les théories politiques qu'il partageait avec Beauplaisir, et de se mettre au point de vue d'Armand. Pour l'intéresser au succès de sa candidature, il exposait avec chaleur ses intentions, revues et corrigées, à l'usage d'Armand ; il s'animait en parlant de son rêve d'un gouvernement paternel et conciliateur ; puis, prenant Armand par la flatterie, il lui disait qu'entre ses mains était le sort de son élection. Il avait aussi essayé de faire jouer un ressort bien puissant d'ordinaire, en faisant entendre à Armand que son intérêt personnel était attaché à ce que lui, Regis, parvînt à la députation, en lui faisant entrevoir tout ce qu'il pourrait attendre d'un homme qu'il aurait mis à même de le servir. Sa nomination devait être la source d'une haute fortune pour l'imprimeur obscur, en même temps qu'elle était utile et salutaire au pays.

Armand fronça le sourcil quand M. Regis toucha la corde de l'intérêt personnel. Celui-ci vit qu'il s'était trompé, et qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là. Il se reporta alors avec une

force nouvelle sur la loyauté et la pureté de ses opinions politiques.

Armand écoutait froidement sans se prononcer.

Le lendemain de son arrivée de Moulins au phalanstère, Beauplaisir sauta à bas du lit d'assez bon matin, courut à son coffre magique, le coffret de Peau-d'Ane, et procéda à sa transformation en dandy.

Souvent déjà Grouard avait assisté à ce changement à vue dont il ne comprenait ni le but, ni les fils; et, bien qu'il sût à peu près que Beauplaisir allait dans le monde, cette explication ne lui paraissait pas suffisante. Il se brisait la tête à chercher quelles pouvaient être, hors du phalanstère, les mystérieuses occupations de Beauplaisir.

Chaque fois que la chenille déployait les ailes du papillon, Grouard restait ébahi, pétrifié. A son étonnement habituel, se mêlait ce jour-là une inquiétude vague.

Le marquis venait de se lever en chantant à pleine voix un air de bravoure de quelque opéra italien.

Or, depuis plus d'un mois avant son départ, à peine Beauplaisir avait-il desserré les dents. Ses absences avaient été plus fréquentes et plus longues que jamais. Il rentrait fort tard, soucieux et sombre, comme si de graves intérêts l'eussent absorbé tout entier. Cet inattendu et bruyant éclat de gaieté ne pouvait manquer de faire réfléchir Grouard et de réveiller ses curieux soupçons.

Il était évident pour lui que Beauplaisir était satisfait de son voyage. Comme si ce n'était pas assez, tant Grouard une fois lancé allait loin dans ses observations, suppositions et déductions, l'arrivée de l'étranger qu'Éleuthère et lui avaient reçu la veille, l'intriguait vigoureusement, et il n'était pas très-éloigné d'y voir une coïncidence mystérieuse avec le brusque changement opéré dans Beauplaisir.

Celui-ci était habillé. Il tira derrière lui la porte de la chambre, en criant à Grouard :

— Je dîne en ville.

Et il descendit brusquement l'escalier.

Le poëte se pencha sur le toit pour voir le chemin qu'il allait suivre; mais Beauplaisir était

descendu trop vite; il ne put même pas l'apercevoir. Abandonnant alors, non sans peine, des recherches qui ne le conduisaient à rien, il alla s'installer devant la table; ce meuble lui avait été cédé à l'unanimité par ses cohabitants. Mais, préoccupé, malgré qu'il en eût, de la sortie de Beauplaisir, il resta longtemps infécond, et ce ne fut qu'après avoir pétri une heure quelques idées dans sa cervelle, qu'il parvint à les faire entrer dans le moule de son vers.

— M. Claudien Forget est chez lui, n'est-ce pas? cria Beauplaisir au concierge.

Celui-ci parut fort étonné, comme si c'était chose extraordinaire qu'un visiteur vînt demander Claudien. Il examina Beauplaisir et hésita longtemps avant de répondre. Il ne s'y décida que lorsque celui-ci, à force d'aplomb et d'adresse, fut parvenu à lui imposer, en déclarant qu'il savait positivement que Claudien, son ami intime, demeurait dans la maison, et l'attendait pour une affaire de la plus haute importance. Pour lui, en effet, cette visite était motivée par de graves intérêts et préparée depuis longtemps.

Pendant que le concierge donnait à Beauplaisir les indications de porte et d'étage, celui-ci fit tout à coup un brusque mouvement, et laissa échapper une exclamation de surprise.

Il venait d'apercevoir derrière les vitres du petit estaminet qui faisait face à la maison, à moitié cachée par le rideau soulevé, une figure bien connue qui l'observait. Il eut à peine le temps de la voir, car le rideau retomba sur-le-champ.

Cet incident jeta Beauplaisir dans un trouble tel, qu'il s'arrêta au premier étage pour rassembler ses idées et examiner ce qu'il devait faire d'après cette complication nouvelle.

Après quelques instants de réflexion, son visage s'éclaircit, et il monta d'un pas délibéré jusque chez Claudien.

Celui-ci, empressé de porter secours à Jeanne après le départ d'Armand, n'avait pas pris le temps de fermer la porte.

Beauplaisir entra.

Il traversa le cabinet servant d'antichambre, et se présenta à l'entrée du petit salon. Il vit

Jeanne assise sur le divan, et ne put retenir un mouvement de joie.

— Elle ici ! se dit-il. Le hasard me sert vraiment trop bien.

Claudien, à genoux près de Jeanne sur le tapis, les yeux fixés sur les siens, essuyait silencieusement avec ses lèvres les larmes qu'elle laissait échapper.

Après la scène qui venait d'avoir lieu, il leur eût été pénible de se communiquer leurs pensées; ils n'avaient qu'à les lire dans leurs deux cœurs si cruellement mis à jour.

Beauplaisir, qui s'était avancé sur la pointe du pied, recula d'un pas, et remettant à un autre moment de tirer des déductions de ce qu'il voyait, il frappa trois légers coups sur la boiserie.

Claudien, étonné, se leva.

Beauplaisir entrait.

Il fut exquis de distinction discrète avec Jeanne, dont les joues pâles étaient devenues pourpres. Il n'y avait moyen de rien lui cacher; mais avec une finesse et une habileté ravissantes il eût l'air de ne rien voir. Il parut profondé-

ment désolé de son indiscrétion, mais il ne s'en excusa pas. Il ne sembla ni s'étonner ni rien apprendre.

Sans dire un mot qui eût trait à leur situation présente à tous trois, il rassura Jeanne par une affectation soutenue d'affectueuse bonhomie.

Claudien qui avait, en l'apercevant, froncé le sourcil d'une manière terriblement significative, Claudien était désarmé lui-même par le ton simple de Beauplaisir, par l'explication singulière et cependant naturelle qu'il sut d'abord donner de sa visite.

— Je t'avais déjà pardonné, mon bon Claudien, dit Beauplaisir en lui serrant la main, d'avoir fait le mystérieux avec moi, quoique tu n'aies pas, crois-le bien, d'ami plus fidèle et plus sincère.

— Tu comprends..., dit Claudien.

— N'en parlons plus. J'ai été pourtant bien vivement contrarié de ne savoir où te trouver ces jours-ci. Je suis enfin parvenu à découvrir ton adresse.

— Comment cela? dit Claudien.

— Ce serait trop long à te raconter, répondit Beauplaisir, et j'ai bien d'autres choses à te dire.

— Qu'y a-t-il? demanda Claudien, désireux de se débarrasser au plus vite de la présence de Beauplaisir.

— C'est un service que j'ai à te demander, répondit celui-ci; mais ce sont des détails d'affaires, et je crains d'ennuyer madame.

Jeanne, sans lever les yeux, fit un signe négatif.

Claudien, qui l'avait regardée pour la consulter, dit à Beauplaisir :

— Je t'attends.

— Je viens te faire un emprunt, dit Beauplaisir, enchanté dans l'âme que Jeanne assistât à cet entretien. Je t'ai dit autrefois, et madame sait, que je faisais la cour à madame de Sillerey. Aujourd'hui ma position près d'elle est bien dessinée, bien établie : je suis agréé. Il ne s'agit plus, pour ainsi dire, que de signer. Maintenant, Claudien, nous n'avons besoin de rien nous cacher l'un à l'autre, et madame me pardonnera si, pour être bref, j'aborde nettement la ques-

tion. Je touche à mon but, et pourtant je suis arrêté dans un étau de fer. Sans toi, je ne puis faire le dernier pas. Il y a les dépenses inévitables en pareil cas qui m'arrêtent. Je ne puis m'aviser de tomber un beau matin chez madame de Sillerey en apportant mes pantoufles et en disant : me voilà. J'ai besoin d'une dizaine de mille francs, au moins, et j'ai compté sur toi.

Claudien regarda fixement Beauplaisir, on ne peut plus étonné d'une telle demande adressée à lui.

— Tu es fou, répondit-il. Comment peux-tu t'imaginer que je sois à même de te donner dix mille francs ?

— Tu dois sentir, continua Beauplaisir sans s'arrêter à ce qu'il regardait comme un prétexte de non-lieu, tu dois sentir toute l'importance de ce que je te demande. C'est pour moi une question de vie ou de mort.

— Mais je n'ai pas dix mille francs, je ne les ai jamais eus.

— J'ai bien pensé que tu ne les aurais pas chez toi, à l'heure dite où je viendrais te les

demander; mais tu peux me les faire trouver.

— Et où cela? demanda Claudien impatienté.

Beauplaisir resta un instant sans répondre.

— Je croyais que, dans un cas comme celui-là, reprit-il avec un air de confiance blessée, tu aurais fait pour moi ce que je ferais à ta place.

— Mais que puis-je donc faire?

— A ta place, continua Beauplaisir, il me semble que je trouverais bien autour de moi, si j'en avais envie, les moyens de tirer d'embarras l'ami qui s'adresserait à moi.

Claudien le regardait sans comprendre. Beauplaisir jeta, comme sans intention, sur Jeanne, un regard significatif.

Claudien bondit sur sa chaise, étouffant sous cette insulte. Il fit un violent effort pour ne pas éclater.

— Je ne puis te procurer cette somme, dit-il glacialement à Beauplaisir.

— Mais..., insista celui-ci.

— Pas un mot de plus! dit Claudien les dents

serrées. Je ne veux pas te demander compte de ce que tu viens de me dire. Tu pourrais agir autrement à ma place, je le sais fort bien; mais nos idées, tu le sais aussi, ne sont pas les mêmes. Est-ce tout ce que tu avais à me dire? demanda-t-il en se levant.

— Je ne te comprends vraiment pas, dit Beauplaisir sans vouloir s'arrêter à cette attaque. Laisse-moi t'expliquer...

— Qu'as-tu donc à la place du cœur? s'écria Claudien en se dressant de toute sa hauteur devant Beauplaisir, qui suivit son mouvement, et se leva du même coup.

La colère de Claudien allait déborder : Jeanne lui lança un coup d'œil suppliant. Il se contint encore.

— L'amitié a de beaux priviléges, se contenta de dire Beauplaisir avec le plus grand calme. Mais ne déplaçons pas la question. Je suis venu te demander un service. Je pensais, je devais penser que tu pouvais me le rendre, sans qu'il t'en coutât beaucoup. Mais, si je me suis adressé à toi, ce n'a été que pour être à même d'épouser une femme que j'aime. Tout cela

n'a rien que de fort simple et de fort honorable.

Ce qui, avec l'accentuation qu'y mit Beauplaisir, voulait dire tout simplement :

« Tu te fais entretenir, moi j'épouse : j'ai la morale pour moi. »

— N'en parlons plus, dit Beauplaisir; nous ne nous sommes pas compris, voilà tout. Je n'ai plus qu'une demande à te faire. Je vais, en te quittant, aller chez un homme d'affaires que l'on m'a indiqué : il me faut trouver cet argent à tout prix. Je pense que tu ne me refuseras pas de me prêter ton appartement pour traiter cette affaire.

— Vous vous trompez, dit sèchement Claudien, je refuse.

Beauplaisir le regarda quelques instants.

— *Vous* me refusez ? dit-il avec ironie.

— Sortirez-vous enfin ! s'écria Claudien hors de lui.

— Enfant ! dit Beauplaisir avec un calme qui arrêta Claudien : ce que tu me refuses, dans un instant tu me prieras à genoux de l'accepter. Tu me chasses de chez toi, et vous étiez perdus tous deux si je n'étais venu. M. Regis

attend, dans le café qui fait face, que madame sorte d'ici.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Jeanne en cachant son visage entre ses mains. Le châtiment, déjà!...

— Est-ce bien vrai? dit Claudien atterré.

Beauplaisir ne daigna pas répondre à cette question.

— Ne perdons pas un instant, dit-il. Madame, je vous offrirai mon bras pour sortir de cette maison. Toi, va t'assurer de ton concierge : s'il n'a pas été encore interrogé, tout peut se réparer. Lorsqu'il sera prévenu et payé, je crois qu'on pourra compter sur lui. Dis-lui que je demeure ici, seul, tout seul, et qu'il a vu madame aujourd'hui pour la première fois. A ce prix, je puis vous sauver, et je ne le pourrais autrement.

Claudien hésitait. Même dans ce moment terrible il lui répugnait d'avoir une obligation à cet homme qu'il méprisait.

Jeanne le regarda avec désespoir; il descendit.

— Envoie aussi chercher une voiture! lui cria Beauplaisir.

Jeanne accablée pouvait à peine se soutenir. Beauplaisir l'aida à compléter sa toilette. Quand elle fut prête, elle lui prit machinalement le bras.

Claudien rentrait.

— C'est fait, dit-il.

— Partons donc, dit Beauplaisir. Seulement, madame, veuillez prendre une contenance plus assurée, quand nous serons en bas surtout. Il le faut! Adieu, Claudien. Je ne t'en veux pas. Sois sans inquiétude : je réponds de tout.

Claudien prit la main que Beauplaisir lui tendait. Il ne pensait qu'à une chose : sauver Jeanne.

Il les suivit de l'œil jusqu'à la dernière marche de l'escalier.

Une voiture de place était arrêtée devant la maison.

Lorsque Jeanne s'y fut placée, Beauplaisir jeta par la portière un regard oblique vers l'estaminet. Le petit rideau venait de retomber : il remuait encore.

— A merveille! dit Beauplaisir; l'identité a été bien constatée.

La voiture partit.

Jeanne était atterrée et ne pouvait parler. Le châtiment de sa faute commençait.

Beauplaisir la rassura. Il parvint, le premier moment d'angoisse passé, à lui faire envisager sa situation avec une sorte de sang-froid. Les émotions trop violentes laissent après elles l'esprit dans une sorte de torpeur qui lui permet de s'habituer à une position désespérée, et de chercher même les moyens d'en sortir.

Jeanne put enfin penser à remercier Beauplaisir de son étrange dévouement, offert avec une si singulière abnégation.

Beauplaisir lui répondit qu'entre amis ces choses-là ne devaient pas étonner. Il se borna à se plaindre légèrement de Claudien.

— Claudien est extrême toujours et en tout, dit-il. Comment peut-il croire que j'irais lui demander une bassesse! Il ne s'agissait que d'une chose fort simple.

— Oui, dit Jeanne, si la volonté la plus ardente eût pu la rendre possible, car je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois aujourd'hui. Auprès de mon mari seul je pouvais avoir cette somme; mais comment lui en expli-

quer l'emploi? Comment la lui demander seulement? Je n'ai jamais exprimé une volonté, ni seulement un désir devant lui, et aujourd'hui moins que jamais...

— Pensez-vous que j'aurais souffert...? dit Beauplaisir, en renonçant forcément à un espoir impossible. Jeanne était évidemment une femme dont on ne ferait jamais rien. Ne connaissant pas la position actuelle de Claudien, je lui supposais des ressources qu'il n'a pas; mais lui demander de s'adresser à vous, oh! c'eût été odieux. Mais, dit-il tout à coup et comme frappé d'une lueur subite, je pense à un parti beaucoup plus simple que tout cela. Je vais tout bonnement demander mes dix mille francs à M. Regis!

Jeanne le regarda avec surprise. Elle ne pouvait comprendre ce calme, cet aplomb, cette fertilité d'expédients inimaginables.

— Mon Dieu! oui, dit Beauplaisir en réfléchissant. C'est clair!... Et pour ce qui vous regarde, madame, reprit-il après un silence et en relevant la tête, voici ce que vous direz à votre mari.

II

LES MALHEURS D'UN AMANT MALHEUREUX.

Après la sortie de Beauplaisir, nous avons laissé Grouard courant après la rime devant sa petite table. Le froid lui fit quitter la place, et, comme il n'avait pas de bois à brûler, il se coucha.

Mais par malheur lorsqu'il n'eut plus froid, la faim l'entreprit. Il quitta le lit pour dépister quelques croûtes de différentes dates oubliées dans les coins.

Puis il se recoucha, et, émondant avec un

couteau son butin avarié, il commença un modeste déjeuner.

On frappa tout à coup à la porte, et avant que Grouard eût eu le temps de dissimuler ses croûtes sous la couverture, il vit entrer l'inconnu de la veille.

— Je suis heureux de vous trouver seul, monsieur, lui dit celui-ci, car je viens causer avec vous.

— A vos ordres, monsieur, répondit Grouard en s'étouffant avec une dernière bouchée, et en poussant dans la ruelle les reliefs de son festin.

Le cœur d'Armand saignait devant cette misère. Il eut l'idée d'emmener Grouard déjeuner. Ce qui l'arrêtait, c'était la crainte de blesser l'amour-propre de celui-ci par une invitation à brûle-pourpoint. Il se décida pourtant et, faisant un effort pour dérider son front, il dit au poëte avec une certaine rondeur :

—Notre entretien peut être long, et j'ai grand' faim. Voulez-vous me faire le plaisir de déjeuner ensemble !

Grouard puisa dans son amour-propre la force de résister quelques instants à cette invi-

tation alléchante. Il parut ne céder que par condescendance, et s'habilla.

Comme ils descendaient :

— Diable! dit-il tout à coup en rougissant malgré lui de ce petit mensonge, j'allais oublier d'avertir le propriétaire. J'attends quelques fonds ce matin, une centaine de francs... Il faut que je lui dise de les recevoir pour moi.

Et il entra effectivement dans la salle de l'hôtel, en s'excusant auprès de son amphitryon de le laisser à la porte. Tout autre qu'Armand n'eût pu s'empêcher de sourire intérieurement en voyant tout le mal que se donnait Grouard pour ne pas être cru.

Ils arrivèrent chez un restaurateur de confortable apparence.

Armand commanda un menu suffisant pour calmer les inquiétudes d'estomac du poëte.

Lorsqu'on servit, celui-ci avait déjà dévoré nonchalamment, et par manière d'acquit, le petit pain placé devant lui.

Après lui avoir laissé les premiers moments pour satisfaire à son appétit, Armand dit à Grouard :

— Vous avez eu la complaisance de me donner hier l'adresse de Claudien. Je l'ai vu ce matin. J'ai quelque chose à vous demander encore, vous donnant, au surplus, ma parole que ce n'est absolument que dans l'intérêt de Claudien. Connaissez-vous la femme qu'il a pour maîtresse?

— Ma foi non, dit Grouard. Il a été là-dessus très-discret avec nous. Beauplaisir en saurait peut-être là-dessus plus long que moi. Mais il est fin et il serait difficile de lui tirer les vers du nez.

Le nom de Beauplaisir ne put frapper Armand. Il ne connaissait en effet Beauplaisir que sous le nom de Simons.

— C'est d'ailleurs, répliqua sérieusement Armand, ce qu'il ne me conviendrait pas d'essayer.

— Pardon! dit Grouard embarrassé, je voulais dire...

— Y a-t-il longtemps que Claudien connait cette femme?

— Je ne le sais pas davantage. Est-ce que vous ne buvez pas de vin, monsieur?

— Je ne l'aime pas.

— Cependant, reprit Grouard, d'après... certaines choses... je crois qu'il peut bien y avoir six à huit mois ; à peu près lorsque son oncle de Moulins lui a envoyé de l'argent.

Armand savait mieux que personne qui était l'*oncle* de Moulins.

— Ah ! fit-il avec un étonnement interrogatif.

— Oui, il est venu nous dire qu'il achetait des meubles...

— Et, dit Armand après un instant de silence, Claudien travaille-t-il ? a-t-il une occupation suivie ?

— Claudien ! Est-ce qu'il a le temps de travailler ? Il est toujours trop occupé à ne rien faire. Il est paresseux d'abord, et puis c'est un garçon qui en est encore à se chercher un but. C'est triste ! ajouta solennellement le poëte inédit en hâtant les morceaux.

— Mais alors comment vit-il ? demanda Armand, qui ne voulait pas encore croire à ce qu'il avait vu.

Grouard, que sa langue avait souvent emporté

trop loin, hésita un instant. Mais, regardant la physionomie honnête et franche de son amphitryon, il lui dit mystérieusement en se penchant sur la table :

— Je crois pouvoir vous parler à cœur ouvert, d'après l'intérêt que vous portez à Claudien. Vous ne buvez pas de vin, décidément!...

— Merci.

Le poëte jaugea du regard le fond de la bouteille, et se résigna sans trop de peine à l'achever seul. Ses yeux étaient légèrement allumés.

— Eh bien, reprit-il, puisqu'il faut tout vous dire, il paraîtrait que cette femme *aide* Claudien. Beauplaisir me l'a donné à entendre.

Armand soupira douloureusement.

— Après cela, continua Grouard, peut-être ne faudrait-il pas croire tout à fait Beauplaisir. Il en veut à Claudien qui, depuis qu'il nous a quittés, s'est montré très-froid avec lui, et n'a pas même voulu lui dire son adresse. Et puis, voyez-vous, j'ai toujours eu l'idée que Beauplaisir pouvait connaître la femme de Claudien, et qu'il était pour quelque chose dans tout ça.

J'ai souvent sondé Louise là-dessus, mais elle n'a jamais rien voulu me dire.

— Quelle est cette demoiselle Louise?

— Louise! dit cavalièrement Grouard, c'est ma maîtresse.

— Et vous pensez qu'elle connaît...?

— Je l'ai toujours cru, parce que, voyez-vous, voilà comme tout cela a commencé :

Il raconta à Armand l'aventure de l'asphyxie, avec quelques variations, et en dramatisant, suivant son habitude, le petit rôle qu'il avait eu à jouer dans cet événement. Ainsi c'était lui qui, aidé de Claudien, avait arraché Louise à la mort, et, depuis ce jour-là, Louise, une petite vraiment charmante, disait-il, était devenue folle de lui. Il en faisait tout ce qu'il voulait. En se résumant, et en réunissant diverses indications que sa curiosité naturelle et son indiscrétion lui avaient obtenues, Grouard pensait avoir de fortes présomptions pour croire que la jeune dame en noir et la maîtresse de Claudien n'étaient qu'une seule et même personne.

—Pourrais-je parler à cette demoiselle Louise? demanda Armand.

— Parbleu ! dit Grouard, venez avec moi, elle demeure à deux pas...

— Mais elle ne me connaît pas, et ma visite pourra l'étonner.

— Allons donc ! dit Grouard triomphateur, vous plaisantez. Avec moi !...

— Eh bien, allons-y tout de suite, dit Armand en soldant l'addition.

Grouard se mordait déjà les lèvres pour son imprudente invitation, mais il ne pouvait plus reculer.

Le fait est qu'il n'avait jamais été l'amant de Louise, et que, selon toute probabilité, il ne devait jamais l'être. Il avait débuté par être amoureux fou d'elle, comme de toute femme avec qui il pouvait se trouver en contact ; puis, comme on le sait, il l'avait tout à coup perdue de vue.

Quelques mois après, il l'avait rencontrée, et elle lui avait parlé. Après plusieurs rencontres, qu'il s'était peut-être ménagées, il était allé chez elle.

Louise, en le connaissant davantage, lui avait accordé d'autant mieux son amitié, qu'elle le regardait comme un homme tout à fait sans

conséquence, et qu'on pouvait traiter sans façon. Il était à peu près pour elle ce que sont les eunuques pour les femmes du harem.

Grouard s'était fait à ces manières d'orientalisme, et avait été très-content d'accepter le peu qu'on lui donnait. Il gardait l'enfant quand Louise avait à sortir, et lui rendait de petits services de ménage, trop récompensé lorsqu'il disait à Éleuthère en se rengorgeant avec un petit air d'insouciance :

— Je vais chez Louise; je viens de chez Louise.

Et comme Louise lui disait depuis bien longtemps :

— Pierre, faites ceci; Pierre, allez me chercher cela !

Il s'était même une fois hasardé à lui dire à elle-même; Louise tout court. Elle n'avait pas paru s'apercevoir de cette monstrueuse tentative.

Cette nuit-là, Grouard avait épanché trois sonnets sur l'*amour heureux*.

Il passait donc la plus grande partie de son temps auprès de Louise.

Dans la maison, au reste, la charité toute chrétienne des bonnes et des locataires des étages supérieurs lui faisait une part plus belle que celle de sigisbée honoraire.

Louise n'avait pas même l'idée qu'on pût soupçonner quelque chose entre elle et lui, et Grouard laissait chuchoter, l'heureux coquin !

Ils étaient arrivés.

— Y a-t-il quelqu'un là-haut? demanda lestement Grouard au portier.

— Donne la clef à M. Pierre, dit le portier à sa femme; tu vois bien que je suis occupé. Mademoiselle Louise est sortie, dit-il à Grouard. Elle a dit que vous l'attendiez et que vous fassiez boire le petit. Il y a du lait en bas de l'armoire.

— C'est bon ! c'est bon ! répondit vivement Grouard, assez mortifié de recevoir ces instructions devant Armand.

— Ah ! dites donc, monsieur Pierre ! cria le portier à Grouard qui s'en allait, mademoiselle Louise a dit aussi que vous fassiez sécher les couches du petit.

Grouard était écarlate.

— Bien ! mon brave ! dit-il au portier de sa pleine voix de basse, et il précéda Armand en faisant sonner ses talons sur les marches.

— Il t'a appelé *son brave,* ton M. Pierre, dit la portière au portier. Tu te laisses appeler *mon brave* par ce monde-là, toi ? J'avais fièrement envie de le retourner un peu, ce grand...

Elle chercha une épithète, et n'en put, à ce qu'il paraît, trouver d'assez véhémente pour rendre sa pensée, car sa phrase resta suspendue.

Le portier aimait beaucoup Grouard, qu'on appelait dans la maison M. Pierre, et qui, disait-il, était un bon enfant.

Mais la portière, comme pour ne pas faillir à l'animadversion instinctive que Grouard inspirait généralement au beau sexe, la portière avait voué au poëte une haine féroce, une véritable haine de portière.

La barbe inculte, les longs cheveux hérissés et l'allure étrange de Grouard avaient peut-être motivé cette antipathie de crocodile.

Grouard avait d'abord tâché, mais en vain, d'apprivoiser son ennemie, qu'il craignait comme

le feu, et qui ne négligeait avec lui aucune occasion d'insolence sanglante.

Pour la contenir, il l'enveloppait de son regard le plus majestueusement sombre, le plus fatalement dominateur : c'étaient peine et regards perdus.

— Ce bonhomme est fort drôle, dit Grouard avec un sourire forcé, en introduisant Armand dans la chambre de Louise. — Prenez donc la peine de vous asseoir.

Et le poëte courut vers un berceau où un petit enfant maigre et chétif venait de s'éveiller et criait. Il lui donna à boire. L'enfant se tut.

— Quel âge a *votre* petit enfant? demanda Armand.

Grouard était dans une trop belle récolte de mensonges pour ne pas cueillir encore celui qu'on lui mettait si bénévolement sous la main. Il n'eut pas le courage de récuser la paternité.

— Il a sept mois, répondit-il, — un peu ému en songeant à l'abîme d'impostures dans lequel il s'enfonçait jusqu'au cou, tandis que l'arrivée de Louise pouvait d'un moment à l'autre faire tout découvrir.

Il cherchait dans sa tête un moyen pour prévenir cette catastrophe et éloigner Armand.

Celui-ci s'aperçut que l'allure de Grouard perdait sensiblement son laisser-aller et devenait d'instant en instant plus gênée et plus contrainte.

Louise d'ailleurs ne se pressait pas de rentrer. Il allait se retirer lorsqu'on frappa à la porte.

— Je suis flambé ! pensa Grouard croyant que Louise arrivait.

Il alla ouvrir.

Ce n'était pas Louise, mais une jeune femme dont la tournure et la mise simple semblaient indiquer une femme de chambre. Elle parut tout interdite en voyant deux hommes devant elle.

— Mademoiselle Louise? demanda-t-elle.

— C'est bien ici, mademoiselle, dit Grouard. Elle est sortie pour le moment.

— Je lui apportais une lettre...

— Je la lui remettrai, dit Grouard en prenant la lettre.

La jeune femme la suivit de l'œil dans les mains de Grouard et parut indécise.

— C'est que... c'est à elle-même...

— Oh ! mademoiselle, dit Grouard avec aplomb et se tournant vers Armand, vous pouvez être certaine que c'est la même chose.

Elle se retira.

Grouard mit la lettre sur la cheminée. Il y eut un instant de silence.

Armand, profondément préoccupé, songeait à ce que Louise pourrait lui apprendre.

Grouard regardait, immobile, la lettre sur la cheminée; puis il la prenait, la tournait et la retournait entre ses mains.

L'inviolabilité du cachet avait à lutter contre trois ennemis vivaces, acharnés : l'indiscrétion naturelle de Grouard, sa jalousie, et cette vantarderie qui lui avait déjà fait faire tant de faux pas. Il lui semblait qu'Armand, qui ne pensait guère à lui en ce moment, devait s'étonner de ne pas le voir lire cette lettre.

Une circonstance tout à fait accidentelle vint porter le dernier coup : le cachet, peut-être mis précipitamment, se rompit.

La lettre était ouverte.

Grouard regarda Armand et déplia le papier

d'un air délibéré. Mais, dès les premières lignes, sa physionomie prit la plus singulière expression d'étonnement. Cette lecture semblait bouleverser toutes ses idées.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Armand.

— Voilà bien, répondit Grouard, la chose la plus extraordinaire... Qu'est-ce que cela veut dire ?...

Puis, réfléchissant qu'il en avait trop dit pour ne pas pousser la confidence plus loin :

— Tenez, lisez, dit-il à Armand en lui présentant la lettre.

Armand lut à haute voix ce qui suit :

« Ce soir, à sept heures, il part... Viens à l'hôtel, — à l'hôtel, tu m'entends bien ? — A onze heures, pas avant !

« Tu n'auras qu'à pousser la petite porte de l'enclos, qui sera ouverte. Je serai là.

« Oh ! mon ami, quelle affreuse scène depuis toi !...

« Deux heures.

« Il faut partir, partir tous deux, — tout de

suite. Jamais je ne pourrai revoir cet homme.

« A peine croyais-je avoir le temps de t'écrire ces trois lignes. J'ai quelques instants encore.

« Il n'était pas revenu lorsque je suis rentree. — J'ai couru me renfermer chez moi, et je me suis mise au lit. Il est arrivé presque aussitôt. Je l'ai entendu venir. — Cécile lui disait :

« Mais, monsieur, madame est malade; elle repose en ce moment.

« J'ai espéré un instant; mais il est entré.

« Il m'a parlé pendant une heure... J'ai cru mourir cent fois... Il m'a dit que j'étais la maîtresse de ce Beauplaisir. — Comprends-tu cela ! — Je n'ai rien répondu.

« Il était livide... Si tu avais vu cette fureur concentrée et froide... Oh ! mon ami, il faut partir bien vite, je ne puis plus rester ici ! — Il m'a traitée comme la dernière des créatures ! il m'a parlé de ma sœur : que sais-je ce qu'il m'a dit ! je n'ai pas répondu un seul mot. J'étouffais... A la fin, je me suis trouvée mal. — Je pense qu'il a eu peur, car j'ai cru le voir encore s'approcher vivement de moi... Puis il a sonné.

Quand je suis revenue à moi, il n'était plus là.

« Cécile vient de me dire que l'autre, — Beauplaisir, est dans son cabinet avec lui. Je crois que cette fille se doute de ce qui se passe... Je suis brisée, anéantie.

« Cécile revient. — Il part toujours, car il a envoyé demander des chevaux pour sept heures. Elle est accourue m'annoncer cela — mystérieusement. — Sens-tu bien tout ce que je souffre ?

« Ce Beauplaisir me fait peur. — Je n'aime pas cet homme-là...

« Tu pousseras la porte de l'enclos, au fond du jardin, tu sais ! J'aurai la force de m'y traîner. — N'oublié-je rien ?

« Oh ! mon ami, qu'il faut t'aimer ! »

Grouard et Armand s'entre-regardèrent.

Armand sentait qu'un intérêt puissant pour lui était en jeu dans cette lettre, et qu'un mot allait maintenant suffire pour tout lui apprendre et pour le guider.

Grouard se cassait la tête, et, d'instant en instant, comprenait de moins en moins.

— C'est étrange! disait-il en regardant pour la dixième fois la suscription de la lettre! il n'y a pas eu erreur; il y a bien là : A mademoiselle Louise Royer. Bien qu'il n'y ait pas de signature, je crois qu'on peut, sans témérité, affirmer que c'est une femme qui a écrit cela... D'un autre côté, je suis très-convaincu d'être le seul homme qui vienne ici. Y comprenez-vous quelque chose, vous, monsieur?...

Cette lettre, le lecteur devinera sans doute, était adressée à Claudien.

Jeanne, après avoir sauvé Louise et son enfant, n'avait pas voulu laisser son œuvre incomplète. Elle avait acheté à cette malheureuse femme un mobilier modeste, mais suffisant, et avait dès ce moment subvenu à ses besoins. En venant en aide à une autre infortune, elle avait trouvé une mélancolique consolation à ses propres chagrins. Le malheur, comme le bonheur, rend l'âme meilleure : c'est lorsque l'existence reste dans le calme plat que le cœur est tiède et indifférent.

Madame Regis avait voulu mettre Louise au-dessus d'une seconde faute, et peu à peu une

espèce d'intimité affectueuse s'était établie entre ces deux femmes, autant du moins qu'elle pouvait exister entre elles. Il y avait chez Louise une reconnaissance sans bornes pour madame Regis, un dévouement presque fanatique; et, comme toutes les femmes ont cette intelligence particulière qui leur fait comprendre le cœur des femmes, la fille déchue avait compris qu'elle souffrait moins que sa bienfaitrice.

Lorsque les nécessités de sa position firent par la suite à Jeanne un besoin de confier à Louise le secret de sa vie, celle-ci la servit avec une sorte de ferveur. La reconnaissance étendait la pensée dans cette âme étroite et l'épurait. Ce mobile, si puissant pour les femmes, l'accord de défense contre l'ennemi commun et le ressentiment qu'elle ne pouvait manquer d'avoir de l'odieuse conduite du banquier, l'influencèrent à peine secondairement dans l'aide qu'elle prêta à madame Regis.

L'immense affection qu'elle lui avait vouée suffisait, et au delà, pour la faire agir. Nous croyons inutile de dire que Louise ne pouvait

être arrêtée par la nature du rôle qu'elle jouait. Il est des questions de moralité qu'avec son éducation, la pauvre fille ne pouvait comprendre.

Elle servit donc d'intermédiaire entre Jeanne et Claudien. Leur secret ne pouvait être mieux confié qu'à elle, et il fallait un coup du hasard comme celui qui venait d'arriver, pour que Grouard pût mettre le nez dans leur confidence.

Pour éviter tout soupçon, tout commentaire d'un domestique, madame Regis adressait à Louise les lettres qu'elle écrivait à Claudien, et les lui faisait remettre par sa femme de chambre, qui avait plusieurs fois porté du linge, de l'argent et des provisions pour la mère et l'enfant.

Grouard était resté plongé dans ses réflexions, l'œil braqué sur l'épître mystérieuse.

Un nouvel incident vint brusquement le tirer de sa contemplation. Une clef tourna bruyamment dans la serrure et Louise apparut.

Elle salua l'étranger avec une certaine curiosité et en interrogeant Grouard du regard. Elle

vit celui-ci horriblement mal à l'aise. Avec sa perspicacité de femme, elle aperçut du premier coup d'œil la lettre qu'il essayait de cacher jusqu'à ce qu'il eût pu dissimuler les preuves de son indiscrétion.

— C'est une lettre pour moi, dit-elle en le regardant entre les deux yeux et en lui prenant le papier d'entre les mains.

Les longues jambes de Grouard flageolaient sous lui.

Louise jeta les yeux sur la lettre et devint pâle de colère.

— Monsieur Pierre, dit-elle, ne vous avisez jamais de remettre les pieds ici...

Elle prit brusquement le chapeau de Grouard le lui jeta entre les mains, et courut ouvrir la porte.

Armand s'était déjà levé, assez contrarié, au milieu des pensées plus graves qui l'occupaient, d'assiter à une scène désagréable et qui contrariait ses desseins.

Grouard le suivit, l'oreille basse. Louise éclatait en reproches insultants, d'autant plus sanglants pour Grouard, qu'ils établissaient irré-

fragablement pour Armand tout l'exquis du platonisme de ses amours.

La porte se referma sur eux avec violence.

— Elle est un peu vive, dit piteusement Grouard. C'est drôle! Ordinairement je lisais tout ce qui arrivait là-haut.

— Il paraît que c'était sans autorisation, répondit Armand en le saluant avec froideur.

Grouard contristé, déconfit, resta quelques instants dans la rue, devant la maison, l'œil fixe, ne sachant que faire...

Il vit Louise, tenant à la main la fatale lettre, passer rapidement à côté de lui.

III

COURS DE STRATÉGIE A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

En apercevant M. Regis dans le petit estaminet du Marais, Beauplaisir ne put douter qu'il ne fût là en observation. Ceci compliquait singulièrement la situation.

Beauplaisir n'avait d'autre but en venant chez Claudien, que de lui faire connaître qu'il était en possession de son secret, de l'intéresser, par la crainte, au succès de ses plans, et d'en obtenir enfin une somme nécessaire pour se constituer un domicile réel et parer aux

nécessités imprévues que sa position précaire pouvait amener.

Comme il comptait beaucoup sur Jeanne en cette circonstance, c'était un coup de bonheur pour lui de se rencontrer justement avec elle chez Claudien.

Lorsqu'il aperçut le banquier, il fut évident pour lui que celui-ci avait surpris le secret de Jeanne, et qu'il n'était venu là que pour la surveiller.

Malgré sa pénétration, et quoiqu'il n'eût pas quitté M. Regis pendant le voyage, Beauplaisir ne s'était même pas douté qu'il eût des soupçons. Il s'agissait de deviner maintenant si M. Regis savait tout et s'il connaissait Claudien.

Avec sa promptitude habituelle de réflexion, Beauplaisir jugea que si M. Regis était entièrement au fait, sa présence dans ce lieu serait à peu près inexplicable. Qu'y serait-il venu faire? Un homme d'énergie et de résolution, comme l'était le banquier, devait agir immédiatement sur une certitude. Il était évident, dans la pensée de Beauplaisir, que M. Regis était venu voir si ses soupçons étaient fondés et constater la

faute de Jeanne, pour prendre une décision sur ce qu'il aurait appris.

Beauplaisir ne se trompait pas dans ses conjectures.

M. Regis observait depuis longtemps sa femme. Il avait remarqué un grand changement en elle; sa conduite mystérieuse, ses absences fréquentes et nouvelles.

Jeanne n'était pas arrivée encore au point de masquer ses impressions et sa vie d'un voile impénétrable.

Le banquier avait été frappé de son trouble lorsqu'il était arrivé de Moulins sans avoir annoncé son retour. Ce fut pour lui presque une certitude. Il suivit Jeanne et put s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. Mais sa surprise fut grande lorsqu'il vit sa femme sortir avec Beauplaisir. L'effet attendu par celui-ci réussit : le banquier fut dérouté complétement. Cette découverte bouleversa toutes ses présomptions, toutes ses observations sur sa femme et principalement sur Beauplaisir.

Pour Beauplaisir, la partie se présentait sous une nouvelle face. Il ne recula pas devant un

trait d'audace qui lui présentait des chances heureuses, et il se présenta le jour même chez le banquier qui ne se trouva point à Paris.

Beauplaisir, sans perdre de temps, courut à Montrouge.

Son caractère doit être assez connu maintenant, pour qu'il soit inutile de dire qu'il prépara Jeanne, en la reconduisant, à toute péripétie imprévue, et qu'il se servit auprès d'elle de son influence de sauveur et d'homme tutélaire pour réagir sur madame de Sillerey.

Beauplaisir de Simons entra , sans s'être fait annoncer, dans le cabinet de travail de M. Regis.

Le banquier était fort occupé en ce moment à parcourir des papiers, qu'au léger bruit de la portière soulevée par Beauplaisir, il serra avec quelque précipitation. Puis il se retourna.

Un étonnement assez vif se peignit sur sa physionomie, qui reprit presque aussitôt son calme et sa froideur habituels.

Bien évidemment la visite de Beauplaisir était tout à fait inattendue par lui.

Sans se lever, sans même inviter par un signe Beauplaisir à s'asseoir, il le regarda fixement comme un homme qui attend et qui ne veut que répondre.

Beauplaisir ne se montra pas gêné le moins du monde par la froideur glaciale de cet accueil. Après avoir salué avec la plus grande aisance M. Regis, et avoir débité d'aplomb quelques formules banales de politesse, il avança un fauteuil près du bureau de M. Regis et s'assit carrément.

— Je viens vous déranger, dit-il agréablement et en donnant une chiquenaude sur son gilet de satin; mais j'avais à causer d'affaires avec vous. C'est une preuve de confiance que je vais vous demander. Monsieur Regis, voulez-vous me prêter dix mille francs ?

Le banquier regarda longuement son interlocuteur, comme pour s'assurer si celui-ci était bien dans son bon sens, ou s'il ne se permettait pas par hasard un persiflage des plus impudents.

Beauplaisir soutint sans le moindre embarras l'examen de ce regard. Voyant que M. Regis ne se pressait pas de répondre :

— Je vous fais à l'improviste une demande qui vous étonne peut-être, dit-il. Mais, bien que je ne me sois jamais occupé de ces choses-là, je sais qu'en affaires il faut des garanties, et je vous offre ma signature à six mois.

M. Regis se leva et s'avança vers la porte de son cabinet, comme pour être mieux à portée d'indiquer à Beauplaisir par où l'on sortait.

Beauplaisir le suivait des yeux, avec son plus doux sourire sur les lèvres.

Le banquier revint brusquement vers lui, les sourcils froncés.

— Il faut avouer, dit-il avec un sourd éclat, que ce serait en effet chose bizarre, mais tout ordinaire, que l'amant de la femme empruntât de l'argent au mari. Vous ignorez donc, monsieur de Simons, qu'il y a chez moi dix domestiques dont les épaules sont plus larges que les vôtres.

Beauplaisir eut ici besoin de toute cette habileté qu'il possédait à un si haut degré, pour ne paraître ni trop surpris, ni pas assez.

Tout le mépris, toute la froide colère que M. Regis avait mis dans sa dédaigneuse menace,

glissèrent sur son visage sans y faire vibrer un muscle. Il se leva lentement, et s'approchant de M. Regis :

— J'aurais toujours pensé, dit-il avec certaine solennité, que la haute vertu de madame Regis la devait mettre à l'abri de tout soupçon. J'aurais cru aussi, et cela je le croyais encore il n'y a pas une minute, que nul n'oserait dire en face à Beauplaisir de Simons ce que vous venez de me dire, monsieur. Je vais vous surprendre grandement à mon tour, après votre insulte aussi gravement positive et aussi gratuite, car je vais commencer par vous en demander le motif. Peu m'importe ce que vous pourrez, quant à présent, penser de la conduite que je tiens en ce moment. Mais je crois devoir à mon honneur de défendre, *avant tout,* une femme pour laquelle j'ai le plus profond respect et les plus hauts sentiments d'estime. J'espère, monsieur, que devant ma modération, vous ne vous refuserez pas à me faire connaître immédiatement d'où vient la calomnie et qui j'ai à punir.

— Il n'y a ni calomnie à poursuivre, ni calomniateur à punir, répondit le banquier avec

une dédaigneuse ironie. Il y a un témoin, et un témoin que vous ne récuserez pas, car ce témoin, c'est moi.

— Vous ?

— Vous avez reçu ce matin chez vous la visite de madame Regis. Je vous ai vu sortir avec elle dans une voiture de place. Ne cherchez pas à m'en imposer par cette affectation de dignité blessée.

Beauplaisir se mit à rire.

Le banquier le regarda avec stupéfaction.

— Voilà ce que c'est, dit Beauplaisir du ton de la plus parfaite indifférence, voilà ce que c'est que de prendre trop de précautions : on ne réussit pas. Monsieur Regis, reprit-il beaucoup plus gravement, nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre dans une situation des plus sérieuses et avec des intérêts tout différents. Je vais vous parler avec la franchise la plus absolue, me mettre à nu devant vous. Au surplus, vous qui savez juger les hommes, vous devez me connaître déjà ; vous devez savoir quel est le but où je vise et les moyens d'y parvenir que je me suis proposés.

M. Regis répondit affirmativement par un geste de souverain mépris.

— Bien ! dit Beauplaisir en laissant à peine finir le geste commencé. Mais une confession générale est pourtant nécessaire. Je suis ce qu'on pourrait dire un homme de confort et de jouissances. Mais je n'aime pas les jouissances mystiques et cachées. Il me faut les joies larges, le bien-être sans limites de l'homme riche et posé. La femme, pour la femme, n'est rien pour moi. Que ferais-je d'un amour impositif? A d'autres sots ! Je sais depuis bien longtemps une vérité bien grande : il n'y a pas que les chevaux qui se battent quand il n'y a pas de foin au râtelier. En additionnant deux misères, on ne fera jamais un bonheur. Ceci est la théorie. Maintenant, en action, vous avez suivi depuis deux ans bientôt mes progrès auprès de madame de Sillerey. Mon nom qui, dans une mansarde, ne m'est pas plus utile qu'un trésor caché sous une pierre, mon nom deviendra un capital important quand il sera flanqué seulement de vingt mille livres de rente. J'ai un zéro à bien placer. Et comment avez-vous pu penser

que j'irais, moi, moi! pour de petites satisfactions d'amour éthéré, m'exposer à perdre mes études et mes travaux de deux années, à mon âge, moi qui n'ai que ma jeunesse pour tout patrimoine, quand chaque jour qui passe sans fruit emporte avec lui un lambeau de mes ressources, de ma fortune?

Regis écoutait avec un calme de glace.

Beauplaisir continua :

— Aurais-je pu espérer que, malgré toutes les précautions de circonstance, madame de Sillerey ignorerait une intrigue liée avec sa sœur, surtout quand, sur le moindre soupçon, elle aurait eu un tel intérêt à le savoir? Et comment voulez-vous que madame Regis elle-même, qui sait vingt fois pour une que je cherche à épouser sa sœur, que madame Regis, à qui vous l'avez dû dire cent fois, puisque vous m'avez deviné, comment voulez-vous que madame Regis puisse m'honorer d'un sentiment... intime? Car c'est d'un amour partagé que vous m'accusez. Croyez-vous que madame Regis soit femme à se contenter d'une moitié de cœur et à en laisser l'autre moitié à sa sœur par le plus

ignoble arrangement? Allons donc! Mais réfléchissez donc un peu sur moi, vous qui savez réfléchir, réfléchissez sur elle.

La justification de Beauplaisir ne fit, à ce qu'il parut du moins, aucune impression sur M. Regis. Il conserva le ton qu'il avait pris au commencement de cette scène, et dit, en cherchant à travers les yeux de Beauplaisir, à lire au fond de son cœur :

— Je serais curieux alors de savoir ce que madame Regis a pu aller faire chez vous ce matin?

— Je vous ai promis, répondit Beauplaisir avec l'accent le plus vrai de la franchise, de vous dire toute la vérité. Cette visite dans laquelle madame Regis comptait trouver sa sœur en tiers — je le lui avais dit du moins dans la crainte qu'elle ne vînt pas; — cette visite n'était que l'avant-propos de la conversation que je venais tout à l'heure d'avoir avec vous. Une étrange et fatale circonstance avait mis madame Regis en possession de mon secret; elle connaissait ma véritable position; elle savait, aussi bien que je le sais moi-même, que je suis sans

fortune, sans ressources, sans même avoir le pain qu'il faut pour vivre.

— Et comment madame Regis a-t-elle été mise au fait des mystères, si bien cachés par vous, de votre intérieur?

— Ce serait une longue et singulière histoire à vous raconter, dit Beauplaisir avec un sourire un peu haineux : madame Regis lui avait appris dans le fiacre ce qu'il n'avait pu deviner seul. Mais je me suis toujours peu soucié d'une vengeance inutile, ajouta-t-il comme à part soi. Madame Regis savait tout, vous dis-je. Elle m'avait vu dans un autre monde que celui-ci et dépouillé de la peau du lion. Nous nous étions rencontrés dans la plus pauvre mansarde du plus pauvre quartier de Paris, dans un grenier voisin de mon grenier. C'était justement le dernier jour que j'avais à habiter mon misérable trou, car, à force de mouvements, je m'étais créé un chez-moi, celui que vous connaissez, et mon appartement devait être prêt le lendemain.

Mais je ne vous ai pas dit ce que madame Regis venait faire dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, et j'ai promis de tout vous dire. Elle

venait voir là une femme, qu'elle ne connaissait pourtant pas, je pense.

— Quelle femme?

— Une femme qui porte le nom de Louise, répondit Beauplaisir sans paraître triompher le moins du monde. C'était une pauvre fille qui avait été, m'a-t-on dit, honteusement séduite et plus honteusement abandonnée. Elle venait d'être mère, et mourait avec son enfant, faute d'un peu de pain. Madame Regis venait lui en apporter.

— Mais tout cela ne m'apprend pas...

— Voici : madame Regis pouvait dire à sa sœur que j'habitais un galetas près de la place Maubert, et que c'était tout au plus si je possédais une chemise. J'étais perdu. Je sollicitai de madame Regis une entrevue. Comme une explication exigeait du temps et qu'elle ne pouvait avoir lieu dans l'endroit où nous nous trouvions, j'obtins de votre femme qu'elle viendrait chez moi quelques jours plus tard. Un délai était nécessaire pour qu'elle pût chez vous préparer sa sortie, et, de mon côté, je voulais aussi attendre de pouvoir la recevoir autre part

que dans le taudis où nous nous étions vus. Jusque-là, je lui demandai le secret le plus absolu sur notre rencontre. Elle dut me le garder, d'autant mieux que son propre intérêt était de me le demander elle-même. Vous comprenez de quelle importance il était pour moi de réhabiliter, pour ainsi dire, ma misère aux yeux de votre femme ; de lui prouver que, quelques avantages que dût m'apporter mon union avec madame de Sillerey, madame de Sillerey ne faisait pas non plus tout à fait un marché de dupe. Il fallait lui dire ce que je vous disais tout à l'heure, et qui est vrai, que mon nom, qui est sans puissance et sans crédit aujourd'hui, aura, soutenu de la fortune de madame de Sillerey, du crédit et de la puissance, assez, au moins, pour lui rendre ce qu'elle me donnera. Votre sœur, lui ai-je dit, mettra tout simplement des fonds dans une entreprise sûre qui dormait faute de commanditaire. Le raisonnement était trop simple pour que madame Regis ne fût pas convaincue. Je lui parlai ensuite et surtout de mon amour sérieux et profond pour madame de Sillerey. Ce dernier

argument me fit presque un ami d'un allié douteux qui pouvait même se tourner contre moi. C'est alors que je me suis déterminé à me servir du hasard qui avait forcément provoqué de ma part toutes ces confidences. Je dis à madame Regis que, dans l'intérêt même de sa sœur, celle-ci ne devait pas ouvrir les yeux, et qu'il fallait laisser ma position actuelle dans ce nébuleux demi-jour de médiocrité qui augmentait même mes chances, tandis que le voile, déchiré tout à coup, laisserait voir un tableau trop repoussant. Je lui ai dit enfin qu'il me fallait impérieusement quelques milliers de francs pour faire figure jusques et y compris le jour de mon mariage. Je la priai de vous sonder à cet effet, car je pensais à m'adresser à vous ; et voilà toute l'explication que j'avais à vous donner.

M. Regis avait écouté Beauplaisir avec attention et sans faire un mouvement. Il allait parler ; celui-ci l'interrompit.

— Quelques mots encore, dit-il, et je vous demande ici l'attention la plus sérieuse. Maintenant la glace est rompue, je me suis dévoilé à vous des pieds à la tête ; il vous répu-

gnerait peut-être d'en faire autant : je vais parler pour vous, d'autant mieux que l'événement a remué jusqu'au fond bien des choses. Il me permettra en ce moment de simplifier la question, et nous allons jouer cartes sur table. Vous êtes ambitieux, monsieur Regis, et vous avez raison de l'être. Vous pouvez être député. La députation mène loin un homme tel que vous, qui avez remarqué depuis longtemps que les ministères se trouvent tous situés presque à côté du Palais-Bourbon. Vos opinions sont telles, que tout bon gouvernement doit les appuyer dans son propre intérêt. Vous ferez de l'opposition tout juste ce qu'il faudra pour que le parti de l'opposition vous appuie d'un côté : la préfecture vous épaulera de l'autre. Votre mariage avec madame Regis, que tant de gens n'ont pas entièrement compris, a été de toutes façons un coup de maître; car il vous a rapproché de la troisième grande fraction politique. Mais tout cela peut vous manquer encore; et la preuve que vous le savez fort bien, c'est que vous avez retardé jusqu'à ce jour de vous présenter aux élections. Une pre-

mière partie perdue à ce jeu-là peut avoir une grande influence sur toute une carrière, et vous avez été trop habile pour ne vouloir jouer qu'à coup sûr. Eh bien, ce dernier appui qui vous assure le succès, ce qui vous manque, je vous l'offre, moi. Madame de Sillerey ne voit que par vos yeux. D'un mot vous pouvez me faire votre beau-frère. Mettez-moi dans la route et je vous ferai marcher. La fortune de madame de Sillerey entre mes mains, je prends aussitôt la position à laquelle j'ai droit de prétendre. D'ici aux élections, nous avons le temps. Une année devant nous, c'est immense. Aussitôt marié,... et par vous, je puis l'être dans un mois,... je cours m'établir dans l'Allier où, vous le savez, madame de Sillerey a de grands biens. Je renoue les fils rompus ou égarés de ma famille : je fais jouer toutes mes ressources, et vous avez pu voir que je sais utiliser même ce que je n'ai pas. Quand une roue est embourbée, le premier pas est le plus difficile. Après, tout s'aplanit. Épaulez mon premier tour de roue de quelques mots et de dix mille francs. Il y a un homme qui vous effraye. Vous échouerez,

vous, contre lui... (Regis le savait déjà; car renonçant à tout espoir de ce côté, il repartait pour Moulins le soir même, afin de s'assurer d'autres ressources.) Cet homme-là, dit Beauplaisir, je me charge d'en faire pour vous un allié puissant, ou au moins d'obtenir sa neutralité. Je saurai bien, je vous en réponds, trouver un joint pour arriver jusqu'à lui. Il y a inévitablement chez tout homme un côté faible ; il ne s'agit que de le découvrir : je le découvrirai. Et maintenant je n'ai plus besoin, je pense, de vous répéter qu'un homme pressé d'arriver ne s'amuse pas à cracher dans l'eau, et que je n'ai pas le temps de m'amuser en route à des amourettes.

M. Regis réfléchissait.

Le plan que lui soumettait Beauplaisir présentait d'heureuses combinaisons, et il ne manquait pas de moyens pour s'assurer contre la défection, possible plus tard, de l'homme qui se livrait aussi entièrement à lui. Il avait le beau rôle dans toute cette affaire.

Beauplaisir dépendait de lui; Regis dominait

la situation; il pouvait dicter les conditions, imposer ses volontés. Tout était avantageux pour lui dans ces arrangements.

La question du mariage de Beauplaisir avec madame de Sillerey, question que celui-ci n'avait pas même osé effleurer dans ce sens, se résolvait selon les plus ardents désirs du banquier. Il haïssait madame de Sillerey de toute la force de l'amour qu'il avait jadis eu pour elle : la jalousie était impossible : il avait, au contraire, accueilli et caressé Beauplaisir, parce que Beauplaisir était tout l'espoir de sa vengeance.

Si Beauplaisir épousait madame de Sillerey, Regis devait être terriblement vengé.

Il est assez naturel que toute la perspicacité de Beauplaisir n'eût pas deviné cela.

Quant aux soupçons du banquier, Beauplaisir s'était montré trop à découvert pour qu'il restât là-dessus quelque doute. Bien évidemment, Beauplaisir n'était pas l'amant de madame Regis. Mais ces soupçons devaient avoir de sérieux motifs, car il n'était pas moins évident, pour M. Regis, après cette conversation comme

auparavant, que sa femme l'avait trompé. Seulement, il ignorait le complice.

Tout à coup une idée infernale lui traversa le cerveau.

— Monsieur, dit-il à Beauplaisir, nous pourrons nous entendre. Mais avant tout je veux savoir quel est l'amant de ma femme. Si ce n'est pas vous, vous pouvez le connaître.

— Moi! comment voulez-vous...?

— Vous avez toute l'adresse qu'il faut pour cela.

— Permettez, dit Beauplaisir, profondément blessé et les joues pourpres, cet emploi...

— Allons donc! dit le banquier amicalement; c'est de l'enfantillage!... Au reste, vous n'aurez vos dix mille francs qu'à ce prix.

Beauplaisir était stupéfait.

— Jamais, monsieur, balbutia-t-il. Une pareille honte...

— Écoutez-moi à votre tour, répondit le banquier. Puisque vous vous flattez de lire si bien au fond des caractères, vous pouvez avoir compris que mes sentiments et mes affections comme mari ne sont pour moi que chose très-

secondaire. Aussi, je me résignerais peut-être à subir mon déshonneur comme une nécessité, si mon intérêt ne m'ordonnait impérieusement de garantir mon nom de toute souillure. Il est de la plus haute importance pour moi qu'il n'y ait pas un mot à dire sur tout ce qui me touche. La femme de César ne devait pas même être soupçonnée. Il faut donc que je tranche le mal dans sa racine, et pour cela il me faut connaître le mal. Ainsi, vous comprenez, malgré toute la confiance que je puis avoir en vous, ce n'est pas seulement un nom que je veux, c'est une preuve, positive, irrécusable, pour que tout soit fini tout d'un coup, s'il est encore temps. Je repars ce soir pour Moulins. Si mes conditions vous conviennent, faites en sorte qu'à mon retour, dans dix jours...

— Mais j'ai besoin d'argent tout de suite, laissa échapper Beauplaisir.

— Eh bien, répondit le banquier qui ne put s'empêcher de sourire de la forme du consentement, terminons avant ce soir ; je ne demande pas mieux.

IV

L'ATELIER R...

Claudien a enfin ouvert les yeux sur sa position et l'a vue sous son véritable jour. L'entrevue qu'il a eue avec son frère et la demande de Beauplaisir ont été pour lui deux terribles leçons. Il a vu s'éloigner de lui, comme d'un pestiféré, l'affection la plus honnête et la plus ardente. Son cœur a saigné sous le mépris de l'homme qu'il estime le plus au monde.

Les suppositions honteuses de Beauplaisir ont porté le dernier coup. Il a vu sous ses pas un bourbier d'infamie. Il n'en peut plus douter

maintenant; il sait de quel nom honteux on appelle l'homme qui accepte vis-à-vis d'une femme la position qu'il s'est laissé prendre vis-à-vis de Jeanne. Cette pensée lui fait monter le sang aux oreilles.

Depuis six mois il n'a pas fait un pas pour se soustraire à une pareille existence.

Ce qu'il a éprouvé dans cette matinée l'a rappelé à lui-même. Il veut à tout prix sortir des liens honteux dans lesquels il s'est engourdi si longtemps : il veut, s'il en est temps encore, se réhabiliter aux yeux d'Armand. Il veut reconquérir le droit d'écraser celui qui viendrait l'insulter encore d'une infâme proposition.

Mais Jeanne!... Aux tortures qu'il souffre à cette pensée, il comprend pour la première fois peut-être toute l'étendue de son amour pour elle. C'est un dernier adieu qu'il doit lui faire, car il sent bien que s'il la revoit, il n'aura pas la force de s'en séparer. Une voix inflexible lui crie que s'il ne rompt à l'instant même, sans pitié et sans retour, la chaîne qui l'attache à elle, il retombe pour toujours dans l'inévitable

ignominie. Il pleure en pensant à la femme tant aimée qu'il ne doit plus revoir. Il pleure, et manquerait de courage si le souvenir d'Armand n'était pas là pour le soutenir. Il se décide enfin, il écrit à Jeanne un dernier et éternel adieu.

Lorsqu'il a accompli ce pénible devoir, il éprouve une certaine satisfaction douloureuse. Il a obéi au cri de sa conscience : des pensées plus fraîches reposent son cerveau fatigué de tant d'émotions brûlantes. Il vit déjà d'une existence nouvelle.

Tout à coup Louise entre et lui remet la lettre de Jeanne. Il la lit. Tout est perdu. Se préférer à la femme qui l'aime, abandonner Jeanne maintenant, ce n'est plus possible, ce serait une lâcheté. Une irrésistible fatalité entraîne Claudien : il le sent et il cède. Il cède, en fermant les yeux pour ne pas voir le gouffre. Il sort de chez lui, la tête perdue...

Cependant des cris joyeux, de larges éclats de rire retentissaient dans l'atelier R... et en faisaient frémir les vitres.

Il s'agissait de la réception d'un nouveau, et

dans ces agréables divertissements, personne n'avait remarqué Claudien qui venait d'entrer. Il frappa sur l'épaule d'Éleuthère.

— C'est toi, Claudien ! dit celui-ci fort étonné; il n'avait pas vu Claudien depuis six mois. Tu arrives bien ! nous allons rire.

— Il faut que je te parle.

— Qu'est-ce que c'est donc ? demanda Éleuthère intrigué par l'accent mystérieux et l'agitation de Claudien.

— Sortons un instant, dit celui-ci.

Éleuthère le suivit dans la cour. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, Claudien lui prit la main.

— Je t'ai toujours regardé, dit-il, comme un brave garçon et un ami dévoué. Pardonne-moi d'abord d'être resté si longtemps sans te voir et sans te dire où j'étais.

— C'est bon ! c'est bon ! répondit Éleuthère, peu rancunier de sa nature et touché de l'émotion involontaire qu'il remarquait dans l'accent de Claudien.

— Je t'expliquerai bientôt tout cela. Avant tout, je viens te donner une preuve d'amitié en te demandant un service.

— Lequel ?

— Il faut que tu te trouves ce soir, à onze heures, sur la route d'Orléans, à la première borne de lieue, en partant de la barrière d'Enfer. Il y a une grande maison, avec une grille ; tu la reconnaîtras facilement. Tu seras là à onze heures sonnant. Tu t'écarteras un peu de la route et tu attendras dans un champ de luzerne qui est à gauche.

— Bien. Mais pourquoi faire ?

— Je ne veux rien te cacher, car tu vas peut-être t'exposer pour moi. J'attends là une femme qui s'enfuit de chez son mari. Puis-je compter sur toi ?

— Parbleu ! dit Éleuthère peu disposé, en ce moment surtout, à apprécier la gravité de ce que Claudien voulait faire.

— Je te remercie. Tu comprends que j'ai besoin de toute manière d'avoir près de moi un ami sûr, car nous sortirons sans doute de France cette nuit.

— Est-ce que tu ne reviendras pas ? dit Éleuthère affectueusement.

— Peut-être, répondit Claudien fortement

ému. Peut-être aussi ne partirons-nous pas. A ce soir donc !

— Sois tranquille ! dit Éleuthère qui ne voyait dans tout cela qu'une femme à enlever à son mari et trouvait cela fort gai. Entre un peu à l'atelier. Tu as l'air tout triste, ça t'égayera. Nous avons un nouveau qui a une bien bonne tête. Dis-donc, il s'appelle Pluchonneau ! Un nom à mettre sur un cerisier pour faire peur aux oiseaux.

— Je n'ai pas le temps, dit Claudien en répétant à Éleuthère l'indication détaillée du rendez-vous. A ce soir !

— A ce soir !

Claudien passa la grille de la cour.

Éleuthère, un peu plus sérieux depuis un instant, le regarda s'éloigner.

— Pauvre Claudien ! se dit-il, il a plutôt l'air d'avoir envie de pleurer que de rire. C'est sa faute aussi : il vous plante là, on ne le revoit plus, il ne vous dit rien. On aurait pu lui donner quelques conseils. Il s'est peut-être fourré dans une mauvaise affaire. Enfin, ce soir, je serai là, toujours. Mais j'y pense : il y aura peut-

être du grabuge. Le mari n'a qu'à être prévenu et amener deux ou trois amis... Je vais dire aux camarades de l'atelier de venir avec moi : nous rirons... Claudien n'avait pas réfléchi à ça... Si on n'avait pas un peu de tête pour lui, cependant !

Et, enchanté de son heureuse idée, Éleuthère rentra dans l'atelier. Il demanda un moment de silence et expliqua sa proposition.

Comme on le peut croire, elle fut adoptée par acclamations.

Chacun se tordait de rire en pensant à la tête probable du mari.

Il fut convenu que l'atelier, en corps, serait là pour défendre et protéger l'ami d'Éleuthère.

— Tiens ! dit tout à coup un des élèves, voilà Grouard !

Grouard en effet entrait dans l'atelier, suivi d'Armand.

Lors de ses premières visites à l'atelier, le poëte avait été tout d'abord en butte aux épreuves ordinaires de la réception. Mais Éleuthère avait déclaré qu'il le prenait sous sa protection, et Éleuthère, dans l'atelier, était une puissance.

Grouard, chose extraordinaire chez lui, avait eu cette fois de l'adresse. Il s'était laissé faire, avec bonhomie, sans résister. Dès lors, il avait été considéré comme possesseur d'un excellent caractère, et on s'était habitué à le regarder comme faisant partie de l'atelier.

Personne ne s'avisa de faire quelque mauvaise plaisanterie à Armand.

Sa physionomie sévère et calme imposa sans doute.

Armand, malgré une certaine répugnance, avait été revoir Grouard. Il se repentait d'avoir été peut-être trop dur avec Claudien, et d'avoir trop brusqué un changement dans les idées de celui-ci.

Il voulait maintenant à tout prix savoir quelle était la femme qui avait perdu son frère, comptant, après cela, parvenir à le sauver. Il avait vaguement espéré saisir, par le moyen de Grouard, quelque indice qui pût le guider, et aussitôt il avait été le revoir. Bien que l'amant malheureux de Louise lui eût dit qu'Éleuthère avait toujours été complétement en dehors de toute cette affaire, et qu'il ne pourrait rien lui

apprendre, Armand avait voulu voir Éleuthère.

Armand, comme les noyés, s'accrochait à la moindre branche.

Grouard l'avait complaisamment conduit à l'atelier.

— Voilà, dit Grouard à Éleuthère, l'ami de Claudien dont je t'avais parlé.

— Claudien ! dit Éleuthère, il sort d'ici. A propos, tu seras aussi de la partie, toi.

— Quelle partie ? demanda Grouard.

— Claudien enlève ce soir sa femme, dit gaiement Éleuthère.

Armand tressaillit.

— Nous y allons tous.

— Tous ! crièrent les élèves.

— Tu viens avec nous, et monsieur aussi.

— Ah !... fit Grouard, indécis.

— Nous avons rendez-vous à onze heures, continua Éleuthère. Ça sera un peu drôle !...

— C'est Claudien qui vous a demandé d'y venir, monsieur, dit Armand.

— Certainement, répondit Éleuthère. C'est-à-dire, il m'a dit, à moi, de venir, mais j'en ai

parlé à ces messieurs qui viennent aussi. Plus on est de fous, vous savez...

— Et, où est le lieu du rendez-vous ?

Éleuthère répéta complaisamment les indications détaillées de Claudien.

Armand l'écouta avec une attention avide.

— Monsieur, dit Armand à Éleuthère, qu'il avait pris à part, vous rendriez un fort mauvais service à Claudien en venant avec messieurs vos amis à ce rendez-vous. Il ne faut pas y aller.

— Par exemple ! dit Éleuthère.

— C'est Claudien lui-même que je viens de rencontrer et que je quitte à l'instant, continua Armand sans hésiter, qui m'a chargé de vous dire de rester tranquille ce soir. Il a changé d'idée. Son rendez-vous n'a pas lieu, et il n'aura besoin de vous que plus tard.

— Ah ! répondit Éleuthère avec sa confiance ordinaire, du moment que Claudien vous a dit cela, c'est bien. Messieurs, dit-il à haute voix, et très-visiblement contrarié de renoncer à l'expédition, nous sommes contremandés. Le rendez-vous de ce soir n'a pas lieu.

Il y eut une clameur générale de surprise et de désappointement.

Armand se retira, rassuré sur les fantaisies biscornues d'Éleuthère.

V

LE RENDEZ-VOUS.

Claudien était arrivé au rendez-vous avant l'heure indiquée par lui à Éleuthère; mais cette heure était passée depuis longtemps, et le jeune peintre n'avait point paru.

Claudien ne comptait plus sur lui et ne pouvait deviner quels motifs avaient pu le retenir. Ce manque de parole le contrariait vivement, les circonstances pouvant lui rendre très utile la présence d'Éleuthère.

Il s'était assis sur une pierre, à quelque distance de la route, dans un endroit écarté où il

ne pouvait craindre aucun regard indiscret. D'instant en instant, il ouvrait sa montre avec impatience, et comme la nuit était fort sombre, son doigt cherchait à reconnaître le chemin que l'aiguille avait encore à parcourir.

Enfin il se leva : les pendules de l'hôtel Règis tintaient onze heures.

Il se dirigea avec précipitation, mais sans bruit, vers la porte de l'enclos. Elle était entr'ouverte : il entra.

Jeanne n'était pas là.

Les yeux de Claudien perçaient les ténèbres.. Il appela à voix basse... rien ne répondit.

Un vent violent courbait les arbres et apportait en tourbillons jusqu'à lui la poussière de la route.

Claudien resta immobile, inquiet, le cœur haletant, cherchant à s'expliquer ce qui avait pu empêcher Jeanne de venir. Il attendit pendant quelques minutes, longues comme des heures. La pensée lui vint que Jeanne, malade, n'avait pu venir jusque-là.

Mais alors comment la porte de l'enclos se trouvait-elle ouverte?

Voulant à tout prix sortir de son anxiété, il se dirigea le long du mur jusqu'à la maison. Le court séjour qu'il y avait fait lui avait permis d'en connaître la distribution.

Il n'y avait pas une lumière aux fenêtres. Tout était calme.

Le vent déchaîné dans les branches faisait seul entendre sa grande voix.

Claudien était bien seul, pourtant il tremblait d'être aperçu.

Comment expliquer sa présence dans l'hôtel à pareille heure, s'il était surpris par quelqu'un de la maison? Ses inquiétudes sur l'état de Jeanne vainquirent ses craintes, et il se glissa jusqu'à un petit perron qui faisait communiquer le parc avec la maison.

Là encore la porte était ouverte. Il n'y eut plus à douter pour Claudien. Évidemment Jeanne était malade, et l'attendait chez elle. Il s'avança dans le couloir jusqu'à la chambre à coucher, tremblant de ne pouvoir la retrouver. Il parvint en tâtonnant au bas du corridor. Ses yeux, qui avaient eu le temps de s'accoutumer à l'obscurité, aperçurent une lueur presque

imperceptible. Il fit encore un pas, et sentit autour de lui une atmosphère plus chaude.

Cette fois il était bien sûr de ne pas se tromper : il était dans la chambre à coucher de Jeanne.

Une lampe, baissée au point qu'elle semblait près de s'éteindre, permettait à peine d'entrevoir confusément les objets. Il allait s'élancer vers le lit, inquiet de ne rien entendre, lorsque soudain la porte se referma derrière lui, et la lampe brusquement levée, lança un éclatant jet de flamme...

Devant Claudien se dressait menaçante et implacable la froide figure du banquier Regis.

— C'était donc bien vous! dit avec un sinistre éclat de voix le banquier en l'examinant.

Un frisson courut dans les cheveux de Claudien. Où était Jeanne?... Il regarda le banquier; celui-ci était impassible, mais ses lèvres minces et pâles tremblaient.

— C'est vous qui venez me trouver, continua-t-il. A merveille!... Ne cherchez pas ainsi

autour de vous : *elle* n'est pas là, vous le voyez bien.

Comme Claudien ne répondait pas :

— Vous avez cru, n'est-ce pas? que vous pourriez impunément vous jeter entre deux existences liées par les plus sérieux devoirs! Une simple fantaisie de vous devait être plus forte que tout cela. Mais si vous avez trouvé une misérable femme qui vous a cédé, maintenant c'est à un homme que vous avez affaire, et à un homme qui ne pardonne pas ! Je vais vous tuer, entendez-vous cela? Je vais vous tuer, non comme on tue l'amant de sa femme, je ne veux pas avoir à m'expliquer après, mais comme on tue un voleur !...

Le banquier dirigea, avec une solennelle lenteur, un pistolet d'arçon tout armé, sur la poitrine de Claudien. Une seconde encore, et il pressait la détente : la mort était là.

Claudien ne recula pas, mais ses yeux se voilèrent, et il sentit le sang lui monter en bourdonnant aux oreilles...

Tout à coup le bras de M. Regis fut brusquement détourné.

Un homme, qu'on eût cru sorti de terre, s'était précipité sur lui, et lui avait arraché son arme.

Claudien atterré regardait sans comprendre.

C'était Armand.

— Va-t'en ! dit-il à Claudien d'une voix stridente, va-t'en ! l'autre porte est fermée. Laisse-toi glisser par cette fenêtre... va !...

Claudien dominé par l'action énergique et absolue d'Armand, dans un moment où il ne pouvait avoir un sentiment distinct de volonté, obéit machinalement. Armand le poussa vers la croisée entr'ouverte, et il disparut.

Armand, que le banquier stupéfait avait à peine eu le temps d'entrevoir, se tourna vers lui.

— Armand ! dit Regis avec le plus grand étonnement.

Armand, sans répondre, lui remit froidement l'arme qu'il avait encore entre les mains.

La colère du banquier, dominée un instant par la surprise, se réveilla.

— Et de quel droit, dit-il, venez-vous vous interposer ici ?

— Je crois, dit Armand, que plus tard vous me remercierez d'avoir arrêté votre bras.

La fureur de Regis se brisait contre ce calme.

— Je ne vous avais pas attendu, monsieur, reprit-il, pour réfléchir avant de juger ce que je devais faire. Savez-vous...?

— Je sais tout.

— Et vous venez vous mettre entre le châtiment et le crime!

— Je suis venu vous empêcher de commettre un meurtre inutile.

— Dites : juste.

— Juste, peut-être. Mais vous vous en seriez repenti.

Il y eut un moment de silence. Armand reprit lentement :

— Si j'ai voulu vous empêcher de punir un coupable, c'est qu'en échange de sa vie, j'avais une autre satisfaction à vous offrir. Si madame Regis a oublié un instant ses devoirs, je vous promets qu'elle ne reverra pas son complice.

— Vous connaissez donc ce...?

— Je le connais, dit Armand douloureusement.

Claudien, dans un de ces instants terribles

où la pensée est paralysée, avait instinctivement obéi à l'ordre de son frère, en se laissant glisser par la fenêtre.

A peine fut-il arraché au danger imminent, qu'une réflexion poignante lui traversa le cerveau.

Pour le sauver, son frère s'était exposé au plus terrible danger, et lui, Claudien, l'avait lâchement laissé faire.

Claudien ignorait que Regis et Armand se connussent déjà. Il ne pouvait savoir qu'une chose ; faible et chétif, Armand avait pris sa place devant un homme vigoureux, et qui devait être sans pitié...

Claudien s'élança pour remonter par la fenêtre : vains efforts ! La hauteur était infranchissable, et le mur n'offrait aucune facilité. Il courut à la porte de l'enclos : le vent, une main inconnue, ou lui-même l'avait fermée.

Claudien, haletant, désespéré, revint à la fatale fenêtre. Il prêta l'oreille, et ne put rien entendre.

Il pensa en ce moment à cette inépuisable bonté fraternelle dont Armand lui avait donné

tant de preuves. Il se rappela ses affectueux conseils, ses généreux secours. Armand s'était toujours sacrifié pour lui ; en ce moment même il lui donnait le plus magnifique exemple d'abnégation et de dévouement.

Claudien sentait son cœur se gonfler en pensant à cet homme si bon, si noble, qu'il avait méconnu, presque outragé : il pleurait de désespoir en songeant qu'en ce moment même Armand exposait sa vie pour lui, et qu'il s'était lâchement prêté à lui laisser prendre sa place.

— Que voulez-vous et que pouvez-vous donc faire maintenant? demanda M. Regis à Armand.

— Madame Regis ne le reverra plus. Je réponds de tout désormais.

Cette affirmation avait une valeur pour le banquier dans la bouche d'Armand. Il se tut de nouveau pendant quelques instants. Sa fureur s'était apaisée peu à peu. Elle avait fléchi devant la dignité calme d'Armand.

Dans ce moment de crise terrible où la fureur et la vengeance déçues devaient bouleverser tout son être, il y avait dans l'accent de M. Regis un sentiment de déférence, presque de respect

pour Armand. Il était dominé malgré lui par cette impassibilité courageuse et énergique.

Quoique l'arrivée inattendue d'Armand eût empêché l'accomplissement d'un dessein bien médité, M. Regis se disait que ce dénoûment nouveau devait le satisfaire au moins autant. Le drame se terminait sans scandale et sans bruit : toute interprétation soupçonneuse et malveillante était d'avance écartée ; pour Jeanne elle-même, la leçon devait être aussi terrible et peut-être plus profitable.

— Mais, reprit M. Regis avec inquiétude, vous connaissiez cet homme, et vous n'êtes jamais venu à Paris. Auriez-vous donc appris à Moulins ce qui se passait ici?

— A Moulins, reprit Armand, personne n'a rien pu soupçonner ; je sais tout depuis hier, et je crois être à peu près le seul qui connaisse ce triste secret. Vous pouvez être sans inquiétude sur l'avenir. Demain, ce malheureux quittera Paris pour n'y plus reparaître.

— Mais ce n'est pas...

— Je le forcerai, s'il le faut, à quitter la France.

Le banquier regarda avec surprise Armand, puis il dit avec effort :

— Faites donc ce qu'il vous plaira.

Nous devons expliquer, avant d'aller plus loin, par quelles circonstances Claudien trouva M. Regis à la place de Jeanne.

En quittant le banquier, Beauplaisir se rendit chez un homme d'affaires qu'il connaissait déjà depuis longtemps. C'était un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, assez distingué de manières, haut de taille, joli garçon et fort élégant.

Peu de gens eussent pu donner sur la fortune de cet homme des renseignements positifs. Quant à sa famille, personne ne la connaissait : ce qui ne l'empêchait pas d'être fort bien accueilli dans certains salons de second ordre.

Au reste, il vivait somptueusement, avait des chevaux, et s'entourait d'une société de jeunes gens oisifs et riches sur lesquels il semblait exercer une mystérieuse domination. On disait vaguement qu'il était marié à une femme beaucoup plus âgée que lui, difforme et commune : mais personne ne pouvait se vanter d'avoir vu madame de Saint-Aurèle.

Beauplaisir était l'un des rares initiés aux mystères de l'histoire de ce personnage, avec lequel il s'était quelquefois rencontré dans le monde.

Aussi ne le fit-on pas attendre lorsqu'il se présenta dans un petit hôtel luxueux et coquet de la rue Pigale.

M. de Saint-Aurèle s'exerçait en ce moment au tir dans son jardin. De nombreux débris de poupées attestaient sa dangereuse habileté.

En voyant Beauplaisir, il lui offrit d'essayer quelques balles.

Beauplaisir refusa. Il était trop pressé de connaître le résultat de la visite qu'il tentait.

Lorsqu'il demanda à Saint-Aurèle quelques instants de conversation particulière, celui-ci le regarda avec étonnement, se demandant quelle affaire Beauplaisir, qu'il connaissait mieux que celui-ci ne le pensait lui-même, pouvait avoir à traiter avec lui.

— Si vous voulez nous asseoir ici, personne ne viendra nous déranger, dit M. de Saint-Aurèle, en faisant signe de se retirer, au domestique qui chargeait ses armes.

Lorsqu'ils furent seuls, Beauplaisir expliqua longuement à Saint-Aurèle sa position, ses espérances et ses besoins. Il lui fit entendre qu'il accepterait toutes les conditions possibles.

Saint-Aurèle l'écouta avec attention. Quand il eut terminé :

— Mon cher monsieur, répondit Saint-Aurèle, d'autres à ma place vous traîneraient en longueur, vous amèneraient graduellement à des concessions exorbitantes, parce que, quand on a besoin d'argent, il ne coûte jamais trop cher, et, après trente visites, finiraient par vous dire non. Moi, qui m'intéresse vraiment à vous et qui vous aime, je n'agirai pas ainsi ; je vous dis non, tout de suite. J'ai toute la confiance possible en vous et en vos projets : mais vous ne trouverez pas un sou là-dessus. C'est trop chanceux : on est revenu de ces affaires-là. Maintenant on vend son argent fort cher et on ne joue qu'à coup sûr.

— Mais c'est à coup sûr, dit Beauplaisir; vous le savez, vous qui...

— Voulez-vous que je vous dise le nom d'une maison des plus connues de Paris, qui n'a pu

trouver quinze mille francs sur une consignation de deux cent mille francs de marchandises?

— Je verrai, dit Beauplaisir. En cherchant, on trouve.

— On ne trouve pas, dit Saint-Aurèle. Qui verrez-vous? Schnezeder, Galanthus, Adam Wass, Jéricho? Frottez-vous-y! Qui avons-nous encore?

— Le petit Munius? répliqua Beauplaisir.

— Ah oui! dit ironiquement Saint-Aurèle. Des juifs d'Allemagne refuseront votre affaire et un juif bordelais va l'accepter tout de suite. Un juif bordelais!... Il n'y a qu'un homme qui aurait peut-être... peut-être! pu faire quelque chose. C'est le père Chomet : il est un peu *bêta* et vous auriez pu le voir. Mais sa maison de dorure vient de brûler et il n'est pas à Paris. Dans les gens qui font des affaires, vous n'en aurez pas un seul qui fasse la vôtre : il ne s'agit que de trouver un homme qui n'en fasse pas, comprenez-vous? Eh bien, trouvez-en un.

— Cependant...

— Écoutez-moi. Quel intérêt aurais-je à vous parler ainsi? Vous êtes un charmant garçon ; et

je serais fâché de vous voir perdre un temps que vous pouvez mieux employer. Si quelqu'un de *ces messieurs* veut vous donner cent francs contre une lettre de change de cinq cents à quinze jours, je vous fais les neuf mille neuf cents francs qui vous manqueront.

Beauplaisir quitta M. de Saint-Aurèle la mort dans le cœur. Désespéré, il se révoltait pourtant à l'idée d'accéder à la proposition de M. Regis. Bien que, peu scrupuleux, il ne reculât pas en général devant toute espèce de moyens, la trahison qu'on lui demandait avait un caractère trop vil et trop infâme pour qu'il pût se résoudre à la commettre. Absorbé dans ses inquiétudes, fatiguant son cerveau à des recherches inutiles, il arriva machinalement en suivant les boulevards jusque chez Claudien.

D'après les événements de la matinée, le concierge, averti, remit à Beauplaisir la clef de l'appartement.

Beauplaisir se laissa tomber dans un fauteuil et resta quelque temps immobile, la tête entre ses mains. Ses réflexions étaient poignantes. Faute d'une misérable somme, il se voyait forcé

peut-être de renoncer à des espérances qu'il caressait depuis si longtemps : cet édifice qu'il avait mis tant de soins à élever, une pierre se détachait et le faisait s'écrouler.

Ses regards s'arrêtèrent en ce moment sur un papier froissé, déposé sur le marbre de la cheminée. Il étendit le bras et le prit, sans trop penser à ce qu'il faisait.

C'était la lettre de Jeanne, que Louise avait apportée à Claudien. Claudien, bouleversé par cette lettre, ne se rappelant plus que désormais son domicile était partagé par Beauplaisir et que celui-ci pouvait venir en son absence, avait laissé le papier ouvert sur la cheminée, lorsqu'il avait couru vers Éleuthère.

Beauplaisir lut la lettre. Il réfléchit longtemps, se promena à grands pas dans la chambre, s'assit et se leva plusieurs fois avec une grande agitation.

Il se décida enfin, devant l'impossibilité absolue de faire autrement sans perdre ses longs travaux, prit la lettre et descendit. Le premier pas fait, il alla droit chez le banquier, sans réfléchir ni hésiter un seul moment dans sa route.

Il remit la lettre à Regis, répondit à ses questions sur Claudien. Leur conversation fut longue. Des engagements réciproques furent pris; le banquier, sur la demande de Beauplaisir, consentit à dire qu'il se bornerait à empêcher le rendez-vous; et Beauplaisir se retira, emportant les dix billets de banque et une promesse non moins importante pour lui. Il emportait aussi une terrible rancune contre le banquier, humilié qu'il était d'avoir accepté forcément ses odieuses conditions, et se promettait bien de lui prouver plus tard son ressentiment d'une façon sanglante.

Deux heures avant celle fixée pour le rendez-vous, au moment où Jeanne, inquiète, comptait les secondes qui l'en séparaient encore et attendait dans de mortelles angoisses le départ annoncé de son mari, M. Regis alla la trouver dans son appartement. Sans témoigner aucune défiance, aucun soupçon, il exprima sa volonté absolue qu'elle partît immédiatement pour Moulins dans la chaise de poste préparée pour lui. Dans cette entrevue, M. Regis fut sévère et froid; mais il mit avec calcul dans son accent le ton

douloureux de l'affection froissée. Jeanne, terrifiée devant ce terrible contre-temps, ne put résister, dans la position où elle se trouvait devant son mari, à une volonté posée aussi formellement. Elle était partie.

Tranquille de ce côté, le banquier, pour réaliser son plan, avait ouvert la porte de l'enclos, facilité l'arrivée de Claudien à la chambre de sa femme, et avait attendu...

Quant à Armand, sortant de l'atelier d'Éleuthère, il courut chez Claudien, qu'il ne rencontra pas. Il lui laissa un billet où il le conjurait de ne pas faire un pas sans l'avoir vu... L'éloquence de ces quatre lignes était saisissante. Puis il courut chez Louise dans l'espoir d'y rencontrer Claudien. Il ne fut pas plus heureux. Alors il prit un cheval et courut à franc étrier à l'hôtel de la route d'Orléans, qu'Éleuthère lui avait indiqué. C'est seulement alors qu'en s'informant il apprit avec le plus grand étonnement que la maîtresse de son frère était madame Regis.

Cette découverte changea quelque chose à ses plans. Il retourna en toute hâte à Paris chez Claudien, puis chez Louise, avec aussi peu de

succès que la première fois. Cependant le temps se passait. Armand avait quitté l'atelier fort tard. Il s'élança de nouveau sur la route.

Lorsqu'il atteignit l'hôtel Regis, onze heures étaient sonnées. Il chercha vainement Claudien derrière le clos, car il avait déjà reconnu les lieux. Dévoré d'inquiétude en ne le trouvant pas, il se décida à se présenter à l'hôtel. Si, comme il le pensait, ayant été averti du départ de M. Regis, celui-ci était sur la route de Moulins, il verrait enfin Jeanne. Le concierge lui apprit que madame Regis venait de partir à la place de son mari, et lui annonça que le banquier ne pouvait le recevoir : l'ordre était absolu. Armand eut un affreux soupçon de la vérité. Il insista si vivement, que le valet de chambre, qui le connaissait parfaitement, se hasarda, après bien des difficultés, à lui dire que M. Regis était dans l'appartement de sa femme. L'anxiété d'Armand se changea alors en angoisse. Il s'élança vers l'appartement indiqué, et arriva au moment où Claudien était sous le coup de la terrible expiation.

L'orgueil de M. Regis avait seul été froissé.

En tuant Claudien pris au piége, il coupait le mal dans sa racine, il se donnait une grande puissance morale sur sa femme, une influence de terreur. Mais Armand lui fit comprendre qu'un meurtre, malgré toute explication adroite, aurait attiré l'attention, provoqué peut-être le scandale. Du côté même de Jeanne, exaspérée, il y avait à craindre des conséquences aussi redoutables. Regis frissonna à l'idée d'un procès en séparation, qui aurait amené une restitution de dot et mis au jour peut-être sa situation financière à l'époque de son mariage. Il réfléchit qu'Armand, en arrêtant son bras, lui avait peut-être épargné pour la suite de cruels embarras. La crise qui venait d'avoir lieu avait mis au jour pour Armand bien des secrets. Peu à peu la conversation devint plus intime, plus expansive. Armand engagea Regis à oublier, et à pardonner à sa femme une faute que des torts de sa part avaient peut-être décidée. Regis le promit, se réservant à part soi de trouver une vengeance domestique. Il parut écouter les conseils réservés d'Armand, alla même parfois au-devant de ses idées, et, lors-

qu'il crut la confiance assez établie, il essaya de se servir de la situation que les événements venaient de lui faire vis-à-vis d'Armand. Il revint à sa chimère favorite et voulut entraîner Armand sur le terrain des élections.

Armand crut, dans ces circonstances, ne pas devoir se montrer aussi opposé aux projets de Regis qu'il l'avait été d'abord. Sans se prononcer, il écouta les théories politiques, les promesses du banquier. Il jugea en ce moment devoir éviter de déclarer de nouveau ses inébranlables convictions. Regis crut pouvoir espérer. La conversation dura longtemps pendant la nuit.

Claudien attendait toujours. Armand ne paraissait pas. Les étoiles commençaient à pâlir et se détachaient moins brillantes sur le ciel plus bleu. C'était le matin. Dévoré d'inquiétude sur le sort de son frère, il ne put rester plus longtemps dans ces angoisses déchirantes : il alla vers la porte de l'hôtel, résolu à se faire ouvrir et à parvenir jusqu'à Armand par quelque moyen que ce fût.

Il s'arrêta en apercevant à travers la grille

Regis et Armand qui se promenaient dans la cour en causant. Le banquier avait voulu conduire jusqu'à l'entrée Armand pressé de partir, et, avant de le quitter, il voulait lui arracher une promesse positive. Pendant ce temps, un domestique attelait un cabriolet qui devait reconduire Armand à Paris.

A cette vue, Claudien, sans s'expliquer pourquoi, sentit se refouler dans son cœur cette brûlante expansion qui allait lui faire tout braver pour rejoindre Armand. Celui-ci quitta enfin M. Regis, sans avoir voulu se prononcer : Claudien se dissimula dans un enfoncement et le laissa retourner seul à Paris.

Lorsqu'il arriva lui-même à la barrière, le jour était presque venu. Toutes ses pensées s'étaient alors réunies sur Jeanne. Il monta chez Louise, désespéré...

Bonheur ! Jeanne tomba dans ses bras...

VI

CONSEILS ET MORALITÉS.

— Jeanne ! c'est toi ! s'écria Claudien en l'étreignant contre sa poitrine.

Tous deux pouvaient à peine parler. Ils s'étaient un instant crus perdus l'un pour l'autre et ils se voyaient réunis. Après tant d'émotions déchirantes et terribles, ils jouissaient l'un près de l'autre d'un bonheur d'autant plus grand qu'il était inespéré. Ils avaient à se faire tant de questions palpitantes, qu'ils ne pouvaient que rester muets et se regarder avec des yeux humides.

— Comment se fait-il que je te trouve ici ? demanda enfin Claudien.

— Je suis arrivée hier au soir.

Elle lui raconta son départ dans la chaise de poste préparée pour son mari.

— Tu dois juger dans quelles transes j'étais. La voiture m'emportait loin de Paris, et l'heure que je t'avais indiquée pour te trouver à la porte du parc était passée depuis longtemps. Je me disais : Il sera venu, il aura attendu, et, ne me voyant pas paraître, il aura compris que je ne pouvais venir, et il sera reparti. Mais quelles doivent être ses inquiétudes ! Et chaque seconde m'éloignait de toi davantage. Au premier relais, je descendis à l'hôtel de la poste. Je voulais t'écrire tout de suite ce qui s'était passé, afin de te tranquilliser ; mais je pouvais à peine tenir ma plume : ma main tremblait, ma tête était bouleversée. Après les premières lignes, mes idées confuses et heurtées commencèrent à s'arrêter et à se fixer. Je me vis séparée de toi par quatre-vingts lieues ; pour longtemps, pour toujours peut-être... Mon mari devait, le surlendemain, me rejoindre à Moulins. Il fallait le

revoir, soutenir ce regard de plomb... C'était horrible! Mais que faire? Une voiture publique qui allait à Paris s'arrêtait en ce moment devant l'hôtel. Désespérée, la tête perdue, je vis qu'il me restait encore un parti à prendre, un seul! A tout prix, je devais te revoir, eussé-je dû périr après. J'appelai les deux domestiques qui me conduisaient, et je rappelai tout mon sang-froid pour leur dire de continuer seuls avec la voiture leur route pour Moulins, leur annonçant que je prenais une place dans la voiture, qui allait à Paris et passait sur la route devant l'hôtel. Je me demande encore comment j'ai pu leur dire cela. Ces deux hommes furent étonnés, comme tu dois le penser : ils s'entre-regardaient et me regardaient ensuite. Ils ont dû croire que je perdais la tête, j'en suis sûre, car ils ne voulaient pas me quitter, et insistaient pour me ramener à l'hôtel dans ma chaise. J'ai été obligée de leur donner un ordre formel, et je suis montée dans le coupé de l'autre voiture. Je suis descendue chez Louise, que j'ai envoyée aussitôt chez toi. Il était deux heures du matin. Juge ce que j'ai dû éprouver, quand elle est

revenue m'annoncer que tu n'étais pas rentré ! Les suppositions les plus incohérentes me venaient à l'esprit. Je pensais que tu avais pu te rencontrer avec mon mari, que sais-je !... J'ai passé deux heures cruelles. Cette pauvre Louise pleurait et cherchait à me consoler. Je voulais l'envoyer à l'hôtel, chez mon mari, j'étais folle... Enfin, au petit jour, elle est sortie de nouveau pour aller chez toi, et je l'attendais. Mais toi?

Claudien à son tour raconta à Jeanne ce qui lui était arrivé.

Pendant ce récit, Jeanne serra plus d'une fois en frissonnant les mains de Claudien.

Quand il eut fini de parler, ils se regardèrent tous deux avec la même pensée.

— Nous avons été trahis ! dit Claudien ; mais par qui?...

Il chercha des yeux Louise dans la chambre.

— Oh ! dit Jeanne devinant ses soupçons, ne l'accuse pas ! Elle mourrait pour nous.

— Mais qui, alors?...

Claudien réfléchit quelques instants sans comprendre.

— Eh bien, dit Jeanne avec anxiété, maintenant que ferons-nous?...

— Il faut partir, dit Claudien avec résolution.

Jeanne se jeta dans ses bras. Ce mot de son amant lui rendait la vie.

— Nous partirons aujourd'hui-même, reprit Claudien ; il le faut.

— Où irons-nous ? demanda Jeanne.

— En Belgique, répondit Claudien.

— Mais c'est bien près de la France !...

— Nous ne pouvons aller que là. Il faudra que je travaille. A Bruxelles, on parle français : il y a des libraires et des journaux.

—J'ai emporté quelque argent et mes bijoux, dit Jeanne naturellement : nous les vendrons là-bas.

Claudien ne répondit pas : il pensait à son frère... Jeanne était rêveuse.

Une existence dans laquelle personne ne pourrait plus se placer en tiers; elle, sa femme, près de lui, tous les jours, à toute heure; ne plus interrompre leurs paroles ou leurs rêveries pour consulter la pendule...

Après de si rudes secousses, son rêve allait se réaliser.

Deux larmes coulèrent sur ses joues.

— Tu pleures? dit Claudien ému.

— Claudien! je suis heureuse, répondit Jeanne avec un long regard.

Claudien but ces larmes précieuses.

— Nous n'avons pas un instant à perdre, reprit-il. Je vais immédiatement tout préparer pour notre départ.

— Nous emmènerons Louise, n'est-ce pas? demanda Jeanne. Je ne pourrais me séparer d'elle : ce sera quelqu'un de plus pour t'aimer. Son enfant est bien malade cependant; je ne sais s'il pourra supporter le voyage.

Louise rentrait. Sa figure s'éclaira de joie en apercevant Claudien près de Jeanne. Elle accepta avec joie l'offre de partir avec eux.

— Mais, dit-elle, monsieur Claudien, qu'allez-vous faire de vos meubles? Il faut les vendre.

— Elle a raison, dit Jeanne. Nous n'avons pas trop d'argent, mon ami, et, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique, il en faut dans un ménage.

Claudien s'arracha avec peine des bras de Jeanne. Ils allaient être réunis pour toujours, et ils ne pouvaient se résoudre à supporter une heure d'absence. Mais les moments étaient comptés : il fallait se hâter de sortir de France.

Claudien put enfin s'échapper.

En arrivant chez lui, le concierge lui remit le billet que son frère lui avait laissé.

L'émotion de Claudien fut vive en parcourant ces lignes. Mais ce ne fut qu'un éclair. En ce moment, son départ, Jeanne, leur avenir l'absorbaient tout entier.

Il fronça le sourcil en apprenant que Beauplaisir, en son absence, s'était fait remettre sa clef et était resté quelques instants chez lui. Puis il fit monter un marchand qui acheta son mobilier, et il fut arrêté que tout serait enlevé le lendemain.

Resté seul, Claudien chercha avec quelque inquiétude la lettre de Jeanne, qu'il lui eût été difficile de retrouver. Malgré la disparition de cette lettre, et ce que le concierge venait de lui apprendre, il ne conçut aucun soupçon de la trahison. Un acte aussi infâme ne pouvait venir

à l'idée de Claudien, et il était trop occupé d'intérêts plus pressants pour réunir les indices et poursuivre une déduction.

Il sortait pour aller retrouver Jeanne, lorsque Armand se présenta à lui.

Claudien pâlit en le voyant.

Armand, comme toujours, était impassible, mais un peu plus pâle encore peut-être que d'habitude. Claudien restait indécis devant cette froideur de glace qui refoulait en lui toute expansion.

— Madame Regis est partie pour Moulins, lui dit Armand. Tu sortiras de France aujourd'hui.

Claudien ne répondit pas.

— Tu as commis une grande faute, reprit Armand. Tu as maintenant à la réparer. Le sacrifice qu'on te demande n'est pas bien grand. Tu iras à Turin, d'où une imprimerie écrit pour demander un correcteur français. Je te donnerai une lettre, et tu entreras en fonctions immédiatement. Voilà cinq cents francs pour ton voyage et ton installation.

Il tendait à Claudien le billet de banque. Claudien le repoussa.

— C'est inutile, Armand, répondit-il, je ne partirai pas.

— Tu partiras ! dit Armand avec fermeté. Tu partiras, parce que je l'ai promis à l'homme que tu as si cruellement offensé, parce que, éloignée de toi, cette femme qui se perdait reviendra à elle-même et à ses devoirs, parce que, enfin, undépart immédiat peut seul te tirer de l'abîme où tu t'es plongé. Tu as besoin de te purifier, et il n'est qu'un moyen : l'éloignement.

— Je ne partirai pas, reprit Claudien; jamais je n'abandonnerai cette femme. Si elle se sépare deson mari, c'est moi qui l'aurai perdue; je dois être là pour la soutenir et la protéger.

Armand le regardait froidement sans parler.

— Je ne veux pas vous tromper, Armand, vous le voyez, continua Claudien. Mon sort est désormais lié à celui de Jeanne; rien ne pourra nous séparer.

— Te ne vois pas, dit Armand, que tu l'entraînes à sa perte?

— Non, répondit Claudien; que nous importe ce qu'on pourra croire! Le monde n'a pas l'intelligence des choses du cœur; je vous l'ai dit,

nous foulons aux pieds ses vains préjugés, ses devoirs égoïstes.

— Tu accuses, dit Armand, le devoir d'étouffer les sentiments et les élans du cœur, et tu ne vois pas que les devoirs ne sont autre chose que les sentiments permis et consacrés! Tu ne t'aperçois pas que le devoir, loin d'être une barrière aux mouvements du cœur, en est au contraire l'application bien dirigée. L'homme, pour vivre en société, sacrifie une moitié de ses prérogatives dans une sage prévoyance, pour que la tranquille jouissance de l'autre moitié lui soit assurée. La société, en donnant à l'homme des liens de famille, de patrie, des mœurs, des lois, a restreint ses affections; mais aussi elle les protége et dispose tout autour d'elles pour qu'elles puissent avoir un libre cours. Retenues dans le juste et dans l'honnête, elles ne blessent personne, et nul ne doit les attaquer. Mais, si l'on vient à porter ses sentiments hors des limites imposées par la société, elle se venge d'autant plus cruellement, qu'elle est mieux réglée. Tu t'es préparé à toi-même, tu as préparé à cette malheureuse femme de rudes épreuves,

de terribles expiations. Vous ne pouvez recueillir que honte et malheur. Mais, toi, tu seras avant elle écrasé sous le mépris.

— Vous me connaissez, vous, Armand, répondit Claudien. Malgré la sévérité avec laquelle vous me parlez en ce moment, je suis sûr qu'au fond de votre cœur vous ne me jugez pas ainsi.

— Les hommes comme toi, qui n'ont pas eu assez de raison pour combattre une organisation malheureuse, ne se croient jamais coupables, parce qu'en eux-mêmes ils éprouvent quelquefois, par hasard, les mouvements les plus vertueux avec une force extrême. Les sentiments leur paraissent avoir plus de réalité que les actions.

— Mais, enfin, dit Claudien, lorsque vous me montrez vous-même le châtiment prêt à tomber sur elle, puis-je abandonner une femme dont j'ai fait la faute? Sera-ce vous qui me le conseillerez! C'est impossible... ce serait trop lâche!...

— Tu ne l'abandonnes pas, répondit Armand, puisqu'elle est partie. Tu n'as qu'à ne plus la revoir. Le plus grand châtiment pour elle serait de continuer cette existence avilie que tu

lui as faite. Les lois de la société, Claudien, sont plus fortes que les passions des hommes. Les sentiments les plus impérieux se brisent contre la fatalité des circonstances. La passion la plus ardente, la plus indomptable ne saurait lutter contre les lois du monde. La société est toute-puissante contre l'amour qu'elle n'a pas sanctionné. Tu peux encore sauver la femme que tu aimes : profite aujourd'hui de ce recours en grâce qui te manquerait demain.

« Si au contraire tu veux te jeter entre elle et le repentir, si tu te préfères égoïstement à son bonheur, que pourrez-vous faire ? Le mari outragé se vengera de vous et sera inflexible. Les tribunaux mettront l'adultère à nu aux yeux de tous, attacheront cette femme que tu respectes et que tu aimes au pilori de l'opinion. On scrutera vos plus secrètes pensées. On ira chercher dans ton amour d'odieuses préoccupations. Tu seras souillé à jamais sans pouvoir lever la tête. On t'écrasera.

« Si vous parvenez à tromper les soupçons éveillés du mari, à quitter la France...

Claudien tressaillit.

— Sais-tu quel est l'avenir qui vous attend! à l'étranger, où votre honte vous suivra? La honte et le remords viendront se dresser entre vous au milieu de vos coupables caresses. Il te sera là bien plus impossible encore de vivre de ton travail. Tu seras forcément contraint de devoir ta vie de chaque jour à une femme qui devrait se reposer sur toi. Ces honteuses ressources finiront par s'épuiser; la passion se sera évanouie avec le temps, devant la réflexion et surtout devant la froide misère. Vous trouverez dans vos consciences des juges impitoyables. Puis viendront l'abandon, le mépris, le dégoût. Vous serez perdus sans retour. La fatalité, vengeresse de votre faute, vous poursuivra sans relâche ni merci. Peut-être, punition effroyable, naîtront des fruits de votre amour. Vous verrez bientôt entre vous des enfants, victimes expiatrices de votre faute, à vous. Sur leurs fronts purs, un doigt vengeur et impitoyable écrira votre honte!...

Claudien courbait la tête devant cette logique inflexible. Il croyait entendre la voix de son juge. La physionomie d'Armand s'était animée

à la pensée des malheurs qui attendaient son frère. Puis la raison sévère fit place à une tendre pitié.

— J'ai peut-être été trop rigoureux avec toi, dit-il; mais regarde toi-même où tu en es venu.

— Que puis-je donc faire? demanda Claudien vivement agité.

— Partir. C'est le seul moyen de vous sauver tous deux. Je voulais t'emmener à Moulins; un enchaînement de circonstances fatales a rendu l'accomplissement de ce désir impossible. J'aurais aimé à t'avoir là-bas près de moi. Tu aurais eu le courage plus facile; je t'aurais soutenu, je t'aurais rendu moins pénible le sacrifice. Tu aurais trouvé en arrivant ta place toute faite; tu aurais partagé mon intérieur. C'est impossible, il faut y renoncer. Va passer une ou deux années à Turin. Les choses auront changé pendant ce temps: peut-être même pourras-tu revenir plus tôt. Rien ne te manquera; ton travail subviendra amplement à tes besoins et tu jouiras du bonheur de vivre du pain que tu auras gagné. Tu sentiras la satisfaction qu'on éprouve à remplir des devoirs que tu comprendras alors.

Nous nous écrirons souvent, et, dans quelques mois, peut-être pourrai-je t'aller voir.

Les paroles d'Armand remuaient, malgré lui, Claudien jusqu'au fond du cœur. La voix de son frère venait de le réveiller. Cette voix tendre à la fois et sévère le rappelait à lui-même. Il lui semblait qu'un air plus pur commençait à gonfler sa poitrine. Ces paroles d'encouragement, simples et douces dans leur austérité, le relevaient à ses propres yeux. Il était heureux et fier de voir que, malgré sa faute, il n'avait pas perdu l'estime d'Armand. Le mépris de son frère l'eût perdu sans retour.

Vivement ému, il saisit la main d'Armand.

— Je partirai, dit-il. Merci, frère!

Armand lui rendit chaleureusement son étreinte.

— J'étais sûr de toi, répondit-il. Ne tardons pas une seconde : allons vite retenir ta place.

Et il se leva.

— Ces meubles que tu ne peux emporter, reprit-il en réfléchissant, il faut les vendre.

Et il ajouta :

— Cet argent ne peut avoir qu'une destination digne de toi.

Claudien rougit; et l'image de Jeanne se présenta aussitôt à sa pensée. Il ouvrit la bouche pour tout dire à Armand, pour lui avouer que ces meubles, il était en effet venu pour les vendre, et que Jeanne l'attendait pour fuir avec lui. Mais il s'arrêta. Il pensa qu'il devait au moins à Jeanne de la préparer lui-même à leur éternelle séparation : il se sentit assez fort après ce qu'il venait d'entendre, pour la persuader; il se dit qu'Armand, dans sa prudence exagérée, croirait voir du danger dans cette entrevue, et s'y opposerait, et qu'il ne pouvait priver Jeanne et se priver lui-même de la triste consolation d'un dernier adieu.

— Nous partirons ensemble, dit Armand, car je quitte Paris ce soir. A Moulins, tu prendras la route d'Italie. Garde toujours ces cinq cents francs, tu en as besoin. Nous allons arrêter nos places; tu reviendras ici pour faire enlever ces meubles, et nous nous retrouverons à la voiture à cinq heures. Allons, frère, du courage !...

Claudien se jeta en pleurant dans ses bras.

VII

LA ROBE DE DÉJANIRE.

Claudien alla donc chez Louise pour se séparer de Jeanne.

Il marchait la tête haute et le pied ferme, comme l'honnête homme qui vient de faire son devoir. Au lieu de ce mécontentement de lui-même, de ces tristesses vagues et sombres, de ces doutes, de ces craintes qu'il éprouvait auparavant, il sentait en lui un calme, une assurance qu'il ne connaissait pas encore. Au pur contact de son frère, il s'était régénéré.

Il pensait avec bonheur qu'il allait rendre à ses devoirs la femme qu'il avait perdue ; il était fier d'avance en songeant que sa voix, si puissante sur cette femme chaque fois qu'il la lui avait fait entendre, allait être plus puissante encore et mieux écoutée, lorsqu'il parlerait au nom du devoir et de l'honneur.

Mais, lorsqu'il arriva chez Louise, lorsqu'il toucha à cette entrevue dernière qu'un instant auparavant il voyait d'un œil si ferme et si sûr, il se sentit troublé. La difficulté de sa tâche lui apparut tout entière. Il pensa aux larmes qu'il allait voir répandre, aux prières et aux sanglots qu'il lui faudrait écouter, et il se repentit presque de n'avoir pas confié à la haute raison d'Armand cette entrevue si pénible pour lui.

Jeanne en l'apercevant courut à lui et le tint étroitement embrassé pendant quelques instants.

Ses inquiétudes avaient été grandes en l'absence de Claudien.

Dès qu'il avait été parti, elle avait pensé aux dangers qui pouvaient le menacer, et son ima-

gination en travail s'était forgé mille terreurs chimériques.

Claudien cherchait doucement à se débarrasser de cette étreinte. Ces caresses brûlantes étaient autant de coups de poignard. Il rappelait toutes ses forces en songeant au moment où il lui faudrait convaincre Jeanne de la nécessité d'une séparation.

Tout entière au bonheur de le revoir, Jeanne ne s'aperçut point d'abord du changement qui s'était opéré en lui. Mais, lorsque, rassurée, heureuse, elle le regarda avec amour, — elle pâlit et trembla en voyant l'œil morne et abattu de Claudien. Elle craignit quelque nouveau malheur.

Claudien baissa les yeux sous le regard scrutateur et effrayé de Jeanne.

Le devoir parlait à voix haute dans son cœur. Il se disait qu'il allait sauver Jeanne d'elle-même et de lui, la rendre à une vie calme et honorée, à la seule existence possible; et cependant il hésitait et reculait devant de cruelles paroles. Il avait honte, lui, à peine relevé de la honte, lui, converti d'une heure, de venir parler hon-

neur et devoir à celle qui, pour l'écouter, avait oublié devoir et honneur.

Il eut ce courage, pourtant; il eut la force d'aborder cette triste et inévitable explication. Il osa essayer cette cruelle tâche, de renverser, froid et inflexible, les plus chères, les plus rayonnantes espérances de cette femme qu'il aimait plus encore qu'il ne l'avait jamais aimée.

— As-tu réfléchi, Jeanne, lui dit-il, à ce que nous allons tenter? As-tu bien compris ce que tu laissais derrière toi et pour qui tu abandonnais tout cela? As-tu songé aux difficultés de notre position nouvelle, au scandale que va produire ton départ, aux écueils que nous trouverons sur notre route? As-tu bien pensé à tout cela?

— Pourquoi me fais-tu ces questions cruelles, Claudien? dit Jeanne les yeux mouillés de larmes.

— Sais-tu, continua Claudien, qu'il faut bien de la force pour affronter toutes ces épreuves?

— J'aurai du courage et de la force tant que je serai près de toi, répondit Jeanne.

Claudien baissa la tête et se tut. Puis il la re-

garda d'un œil si triste et si désespéré, qu'elle pressentit la vérité.

— Mais que veux-tu dire? s'écria-t-elle haletante. J'ai peur de te comprendre!

Et sa pensée s'arrêta suspendue aux lèvres de Claudien.

— Eh bien, dit celui-ci avec effort, il faut nous séparer.

Jeanne, immobile, atterrée, ne pouvait croire à ce qu'elle venait d'entendre. Elle le regardait sans répondre; il y avait dans cette douleur muette quelque chose de si saisissant, que Claudien se sentit au cœur une immense pitié... Mais il pensa à Armand, et continua :

— Une fatalité me poursuit. Tu étais respectée, heureuse. Je me suis jeté au milieu de ta vie calme et pure, et le malheur m'a suivi, et il te frappe à ton tour aujourd'hui. Ces chimères d'une vie impossible que notre délire se forgeait, il faut y renoncer.

— Lui ! murmura Jeanne, éperdue, anéantie sous cette justice de Dieu, qui mettait son arrêt dans la bouche de son amant : — c'est lui qui se fait juge et qui me condamne!

— Je veux te sauver, dit Claudien, je veux nous sauver tous deux. Je veux que tu n'aies plus à rougir de m'avoir aimé.

Jeanne le regarda, haletante :

— Tu as vu quelqu'un? dit-elle subitement. Ce n'est pas toi qui me parles en ce moment. Tu n'aurais pas cet horrible courage. Mon Dieu! mon Dieu! je ne voulais pas le laisser partir, il y a une heure!

— Oui, dit Claudien, et c'est pour ton bonheur que je suis parti! Seul, je n'aurais pas ouvert les yeux. Une passion fatale m'aveuglait. Il a fallu, sur le bord du gouffre, que la voix d'un frère vînt me crier : « Arrête! » Oh! c'est qu'il t'aime aussi, lui, cet homme que tu ne connais pas! Il m'a fait comprendre que cet amour, dont j'avais osé tout accepter sans pudeur, nous avilissait tous les deux. J'ai eu peur et pitié pour toi en voyant l'homme que tu avais pu aimer...

— De la pudeur! de la pitié! dit Jeanne avec feu; mais tu dis toi-même que je t'aimais!... Claudien, votre pureté d'aujourd'hui n'est que de l'égoïsme; ce que vous appelez le cri

de votre conscience, c'est le cri de la lâcheté!

Puis, effrayée elle-même de ces dures paroles, elle reprit en pleurant :

— N'ai-je pas sacrifié plus que toi? Que peux-tu me reprocher? Tu parles de ton frère! Et mon mari?... Ta dignité perdue! Et mon repos, ma réputation, mon honneur? Je foulais tout aux pieds pour toi. Je renonçais à tout bonheur qui ne me serait pas venu de toi. Je me suis détachée de tout ce que je pouvais aimer. Pour toi, j'aurai la force de tout souffrir encore. Je bénirai le malheur qui te donnera une nouvelle preuve de mon amour! Et c'est toi, toi! qui me repousses et viens froidement me parler d'honneur et de dignité, lorsque j'ai renoncé à tout cela pour toi! Tu ne m'aimes pas, Claudien, tu ne m'as jamais aimée!

Elle ne put continuer : les sanglots étouffaient sa voix.

Claudien n'eut pas la force de soutenir plus longtemps le personnage de haute et impassible raison qu'il avait cru pouvoir jouer. Ses larmes coulèrent et il se précipita aux pieds de Jeanne.

— Je ne t'ai point aimée! dit-il. Ne t'ai-je

donc point assez donné de tristes preuves de mon amour? Que voulais-tu de plus? Mais c'est parce que je t'aime, pauvre insensée! que je veux te rendre ces biens que je t'ai fait perdre.

— Vous pouvez regarder en arrière, vous! dit Jeanne; vous pouvez oublier et rentrer dans la vie de tous, comme si rien ne s'était passé. Pour moi, il est trop tard.

— Non, il est temps encore. Fuir tous deux, ce n'est pas le paradis, c'est l'enfer qui s'ouvre. Crois-tu que, dans quelque lieu que nous soyons, on nous pardonnera le bonheur que nous nous serons fait tout seuls? Tu ne te doutes pas encore des affreuses tortures que tu aurais à supporter. Vois-tu la honte s'attacher à ton front? et, au milieu de froids dédains que je n'aurais même pas le droit de punir, vois-tu le fantôme glacé de la misère se dresser à notre chevet? La misère pour toi, Jeanne! la misère, pour prix de ton amour, de ton dévouement! Et penses-tu que je serai là, moi qui voudrais mourir pour te voir heureuse, que je serai là, déchiré, impuissant devant ces souffrances que je t'aurai faites!...

— Oh ! dit Jeanne sans l'entendre, pourquoi l'ai-je laissé partir ?...

— Jeanne, dit Claudien, écoute-moi. Tu peux être heureuse encore. Tu peux reprendre cette place que tu crois perdue. Le monde n'a pas eu le temps de te soupçonner. Tu reparaîtras calme et tranquille comme auparavant. Laisse-moi partir seul, et je partirai consolé, en pensant que du moins je ne t'entraîne point dans l'abîme.

— Je ne vous comprends plus, répondit Jeanne. Vous voulez que je retourne près de mon mari, n'est-ce pas ? C'est bien là ce que vous voulez dire ? Croyez-vous donc qu'un mari pardonne comme votre frère vous a pardonné ?

— Jeanne, reprit Claudien s'abandonnant à son émotion, il me faut tout mon courage pour te résister. Ne l'affaiblis pas. Vois, je souffre et je pleure comme toi. Fais comme moi, résigne-toi, écoute ma prière. Ne me résiste pas davantage ; ah ! c'est à en devenir fou !

— Mais tu ne sais donc pas, s'écria Jeanne poussée à bout, tu ne sais donc pas que je serai bientôt mère !...

La volonté chancelante de Claudien fut paralysée à cette révélation.

Le secret que la pudeur de Jeanne lui avait caché jusque-là venait renverser les projets qu'il avait formés. Il avait déployé, dans cette lutte contre Jeanne et contre lui-même, toute l'énergie dont il était capable. Il était au bout de ses forces, et il n'osait s'avouer à lui-même qu'il était heureux de ce nouvel incident, qui à ses yeux venait l'acquitter de sa faiblesse.

La mère de son enfant n'était plus seulement pour lui Jeanne Regis.

Claudien éprouvait d'avance avec bonheur et orgueil le sentiment de la paternité.

Oubliant les funestes prédictions de son frère, son esprit impatient s'élançait par un généreux élan dans les séduisants mirages d'un riant avenir. Il se voyait déjà entre sa femme et son fils, ce fils qui était bien le sien... Les difficultés disparaissaient sous la baguette magique de sa confiante crédulité. Il travaillait pour ce fils, pour la mère de son fils; il travaillait pour les rendre heureux.

Il ne lui vint pas même à l'esprit, disons-le,

de demander à Jeanne d'avouer ce fatal secret à son mari. Cette idée, d'ailleurs, il l'eût repoussée comme un crime.

Jeanne, inquiète, magnifique dans son désordre, épiait la pensée dans les yeux de Claudien.

—Pardonne-moi! s'écria-t-il enfin ; oublie tout ce que je viens de te dire; c'est moi qui étais insensé. Oui, tu seras heureuse avec moi! oui, nous partirons ensemble pour ne plus nous quitter jamais! Je me sens une force nouvelle. Tu avais raison, il y a encore du bonheur pour nous. Nous séparer, c'était impossible. Il y a un lien éternel et sacré qui nous unit! Dis-moi que tu m'as pardonné.

— Merci, Claudien! dit Jeanne radieuse, laissant couler à flots des larmes de bonheur. Je savais bien que tu ne pouvais pas m'abandonner! C'est bien toi, mon Claudien! Je te retrouve enfin, grand et bon, comme je t'ai aimé...

Et tous deux, enlacés dans un long et tendre embrassement, se regardaient avec ivresse.

Il leur semblait sortir d'un horrible rêve. Ils se souriaient comme aux premiers jours de

bonheur et d'amour. Leur passion s'était retrempée dans la douleur.

Ils avaient tout oublié.

Et c'étaient de doux et interminables projets, mêlés de douces et interminables caresses.

L'enfant était né : il s'appelait Claudien, ou Jeanne ; Jeanne ne voulait confier qu'à elle-même les soins de sa première enfance.

Puis Claudien se remettait à ses études oubliées pour faire lui seul l'éducation de son fils chéri. Et ils étaient heureux de ce bonheur tranquille et sûr que donne la famille.

— Louise ! dit Jeanne, folle de joie, à sa confidente qui rentrait : il ne m'abandonne plus ! Il élèvera lui-même notre fils. Nous ne nous séparerons jamais ; il m'aimera toujours !

— Toujours ! dit Claudien en la contemplant ravi.

VIII

LA FUITE.

Quatre heures du matin sonnent à l'horloge de la cour des Messageries.

La nuit dure encore. Le ciel est chargé de gros et sombres nuages.

La journée sera triste et brumeuse, et, comme la veille, la nuit viendra de bonne heure.

Une pluie fine et pénétrante croise ses mille réseaux.

La cour des Messageries est presque déserte.

De petites flaques d'eau ont envahi les interstices des pavés : la lueur douteuse de quelques

rares lanternes s'y réverbère en lames lumineuses.

L'air est humide et froid.

A la porte de la salle d'attente, sous l'espèce d'auvent formé par la gouttière, d'où tombent de larges gouttes d'eau clapotant sur la dalle, Claudien est debout et attend.

Jeanne est à côté de lui. Ils sont silencieux et absorbés.

L'œil de Claudien est fixe, et sa physionomie fatiguée.

Jeanne est pâle, et frissonne par instants.

Leur voyage s'annonce sous de lugubres auspices.

La résolution de Claudien est irrévocable désormais. Son âme faible a pris avec une insurmontable énergie un parti désespéré.

Les conseils d'Armand à cette heure ne seraient même pas entendus. Mais en lui, quoi qu'il fasse pour en chasser le souvenir, retentissent, sinistres et éclatantes, les dernières paroles de son frère.

L'image d'Armand revient malgré lui à sa pensée : il voit cette figure sévère et indignée

lui reprocher son mensonge. Il se rappelle en ce moment l'argent que dans sa profonde bonté son frère lui a remis pour l'aider à rentrer dans une autre vie. A travers ses vêtements, ce papier qu'il avait oublié brûle sa poitrine. Dès son arrivée, il le lui renverra. D'autres images funestes se succèdent dans la pensée de Claudien : il voit l'avenir sombre. Il est désormais le seul soutien de Jeanne dans un pays inconnu. Il a lieu de croire que les ressources de Jeanne seront bientôt épuisées, et ces ressources honteuses, il les calcule et les suppute, en rougissant de lui-même. Il comprend, si la misère arrive, quels reproches sera en droit de lui faire cette femme qu'il aura arrachée à une vie opulente et heureuse.

Parfois, son imagination, menteuse et facile aux espoirs décevants, reprend le dessus : il espère qu'avec un travail et des efforts soutenus, il pourra être plus fort que les obstacles. Il se dit bien haut dans son cœur, pour se rassurer, que devant la nécessité se révéleront sa volonté et son énergie. Il aime Jeanne plus qu'il ne l'a jamais aimée, et cet amour lui donnera le cou-

rage dont il aura besoin. Mais l'expérience fatale qu'il a faite de lui-même, la décourageante analyse de son frère, le rappellent au vrai, et il retombe lourdement dans la fatale réalité. Lui qui a toujours et trop compté sur son avenir, pour la première fois il commence à en douter, et ce doute l'effraye et brise déjà ses forces. Il pense enfin, avec un bonheur mêlé d'épouvante, à l'enfant que Jeanne porte dans son sein.

La nuit, le froid humide, la pluie triste et glacée, agissent sur la nature nerveuse et impressionnable de Jeanne.

Au moment de renoncer pour jamais à ce qu'elle était si heureuse d'abandonner la veille, elle a peur et elle hésiterait peut-être s'il était temps encore.

Ses projets d'avenir et de bonheur s'effacent peu à peu et s'évanouissent. Elle peut en ce moment, en dehors de toute préoccupation ardente, envisager ce qu'elle laisse derrière elle. Elle pense au scandale que va faire naître sa fuite : elle voit le froid dédain de sa sœur en apprenant cette nouvelle.

L'amour de Claudien lui rendra-t-il tout cela?

La scène de la veille le lui a montré tel qu'il est, faible et irrésolu. Pourra-t-elle toujours compter sur lui? Mais une pensée d'espoir et de bonheur l'élève au-dessus de ces craintes et de ces regrets.

Le sentiment de la maternité lui fait entrevoir déjà de puissantes et chaleureuses consolations.

Jeanne est plongée dans ces pensées. Par moments, elle tombe dans une noire mélancolie et frissonne.

— Tu as froid? lui dit Claudien.

— Non, Claudien, répondit Jeanne, ranimée déjà et réchauffée par cette voix.

Cependant l'heure du départ approchait. Des hommes traversaient la cour, conduisant des chevaux. Quelques voyageurs arrivaient : on transportait des bagages.

— Et Louise qui n'arrive pas! dit Claudien avec impatience.

— Il ne faut pas lui en vouloir, mon ami; elle a bien des choses à faire. Pour préparer et disposer ce que nous emportons, il faut du temps.

— La voilà ! dit Claudien.

Louise, suivie d'un homme qui portait des bagages, accourait vers eux. Elle remit à madame Regis un paquet qu'elle portait à la main, plus léger que les autres.

— Je ne puis partir avec vous, dit-elle d'une voix haletante.

Jeanne et Claudien remarquèrent son agitation.

Les traits de Louise étaient renversés, ses joues couvertes d'une pâleur livide, et il y avait de l'égarement dans ses yeux.

— Qu'y a-t-il, au nom du ciel ? dit Jeanne craignant quelque nouveau malheur.

— Mon enfant est bien malade, répondit Louise. Je tremblais de le quitter un seul instant pour venir vous retrouver... Mais vous ne pouviez partir sans m'avoir vue...

Elle suffoquait.

— S'il va mieux, reprit-elle, j'irai vous rejoindre... Vous m'écrirez, n'est-ce pas, madame ?

Elle voulut saisir la main de Jeanne. Celle-ci l'embrassa en pleurant.

— Adieu, monsieur Claudien, dit Louise à Claudien, qui la regardait ému. Vous serez heureux, tous deux!...

Et elle s'enfuit.

— Pauvre fille! dit Claudien plus triste encore.

— Son enfant? murmura Jeanne avec terreur, en pensant à elle-même; Claudien, si son enfant mourait!...

Tous deux se regardèrent avec angoisse; ils s'étaient compris.

Claudien lui serra les mains entre les siennes.

— Je t'en supplie, dit-il, écarte ces affreuses idées!...

Les chevaux étaient attelés et faisaient jaillir du pavé humide l'étincelle sous leur fer impatient.

Les voyageurs se pressaient autour de la diligence : quelques-uns étaient déjà montés et avaient pris leurs places.

La voix du conducteur appelait les noms.

— On part! dit Claudien heureux de cette diversion aux noires pensées de Jeanne.

Ils se dirigèrent à la hâte vers la voiture.

Un homme enveloppé dans un manteau leur barra le chemin. Quoiqu'on ne pût distinguer ses traits, Claudien le reconnut et frissonna d'un tremblement convulsif. C'était Armand.

— Qu'as-tu, Claudien ? demanda Jeanne épouvantée sans comprendre.

— Monte dans la voiture ! dit Claudien d'une voix entrecoupée.

Et il la poussa vivement par un mouvement instinctif.

Armand fit un pas pour l'empêcher, et s'arrêta ; Claudien était toujours devant lui, atterré, mais résolu.

— Armand, dit-il, ne me retenez pas !

— Tu ne partiras pas, répondit Armand. Je suis arrivé à temps, et je te sauverai malgré toi-même.

— Laissez-moi ! s'écria Claudien en faisant un pas vers la voiture.

Armand rejeta son manteau en arrière, et se plaça de nouveau en face de lui dans une attitude décidée.

Jeanne, de la voiture, voyait cette scène. Elle voulut s'élancer.

— Au nom de Dieu! dit Claudien, les dents serrées, laissez-moi passer!

— Tu ne passeras pas! dit Armand inflexible.

Les muscles de Claudien se contractèrent. Cette résistance froide et implacable l'exaspérait.

Armand était toujours devant lui, immobile.

Claudien voyait un abîme, et, aveugle, il s'y précipitait avec une fureur désespérée.

— Claudien ! s'écria Jeanne d'une voix déchirante.

— Armand, faites-moi place! dit Claudien, menaçant, avec un sourd éclat.

Et il fit un pas en avant. Les poitrines des deux frères se touchaient.

Armand ne recula pas.

— Armand! s'écria une dernière fois Claudien hors de lui.

— Tu ne passeras pas!...

Claudien, d'un élan aveugle, se précipita et repoussa son frère.

Armand fut presque renversé.

Toute la résolution froide d'Armand et son

impassibilité l'abandonnèrent en ce moment; il pâlit, son œil devint humide, et, sans faire un mouvement, il regarda son frère qui franchissait le marchepied.

— Malheureux! dit-il avec une indicible expression de tristesse et de douleur, malheureux!

La voiture ébranlée se lança au galop hors de la cour...

Armand était resté immobile, abattu. Tout à coup, par un dernier effort et par une résolution subite, il s'élança après la voiture.

Il était trop tard. A peine pouvait-il l'apercevoir encore.

Il s'appuya contre une muraille et tomba dans un morne accablement.

Après quelques instants, il rentra dans la cour des Messageries.

— Quelle est la voiture qui vient de partir? demanda-t-il à un homme qu'il trouva devant lui.

— La voiture de Valenciennes, répondit l'homme.

Armand s'éloigna pensif.

En quittant son frère la veille, Armand s'était rendu chez M. Regis, avec qui il devait avoir une entrevue dernière et signer le contrat de vente de la fabrique de papiers.

Armand s'en allait chez le banquier, le cœur content, sans inquiétude désormais. Tout lui avait réussi. Il allait conclure pour ses commettants une opération importante dont les résultats promettaient d'être brillants : il avait fait rentrer son frère dans le chemin de l'honneur. Il partait avec lui le soir même, et se promettait bien de ne pas perdre le temps de la route pour donner une force nouvelle aux nobles résolutions qu'il lui avait été si difficile d'obtenir de Claudien.

Il arriva donc chez le banquier avec la physionomie calme et heureuse d'un homme honnête qui a fait son devoir et a aidé ceux qu'il aimait à faire le leur.

Le banquier le reçut froidement et même avec une certaine défiance.

Armand allait lui demander l'explication de cet étrange accueil.

Regis le prévint.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il avec amertume, vous m'aviez pourtant dit hier qu'on pouvait compter sur une promesse de vous?

— Que voulez-vous dire ? demanda Armand inquiet.

— Ne le savez-vous pas? dit le banquier en le regardant fixement.

Comme Armand, étonné, le regardait lui-même sans paraître comprendre :

— Madame Regis, continua le banquier, madame Regis a disparu. Au lieu d'aller à Moulins, elle s'est arrêtée au premier relais, a dit aux domestiques de continuer sans elle avec la chaise de poste leur route pour Moulins, et elle a pris, dans une voiture publique, la route de Paris.

Armand était muet de surprise.

— Comment, dit-il, avez-vous pu savoir?...

— Le cocher, répondit Regis, a continué sa route, suivant l'ordre exprès qu'il venait de recevoir de madame Regis. Mais, à quelques lieues plus loin, il s'est consulté avec l'autre domestique. Le fait leur a paru si étrange, qu'ils ont redouté pour eux-mêmes une grave responsabilité. Ils ont pris le parti de tourner bride en

toute hâte et de revenir aussitôt à l'hôtel. Sera-ce vous, maintenant, qui me direz ce que je dois faire, vous qui êtes la cause de ce qui arrive aujourd'hui, vous qui m'avez empêché de prévenir ce dernier malheur, lorsque je pouvais sûrement le prévenir ?

La physionomie de Regis avait ressenti le contre-coup de ces événements. Ses traits étaient contractés et sa voix tremblante et saccadée.

— Je puis vous assurer, dit Armand avec la plus ardente conviction, je puis vous assurer que madame Regis n'a pas revu celui que sans doute vous accusez.

— Où est-elle donc alors?

Armand se leva pour sortir.

— Il y a dans tout ceci quelque chose que je ne puis comprendre, répondit-il. La promesse que je vous ai faite hier, je la tiendrai, vous pouvez en être sûr; car dans une heure j'emmène ce malheureux hors de France. Maintenant un rien peut tout perdre. Promettez-moi de ne prendre aucun parti avant de m'avoir revu, et je crois pouvoir encore vous répondre de tout.

Regis réfléchissait.

Son imagination bouleversée s'arrêtait confusément à mille résolutions impossibles qu'elle repoussait aussitôt.

— Eh bien, soit, dit-il enfin. Puisque le hasard vous a mêlé si singulièrement dans tout ceci, faites; je m'en rapporte à vous. J'ai trop accordé déjà, pour ne pas consentir cette fois encore.

— Attendez-moi donc, dit Armand.

Et il sortit.

Il ne doutait pas de son frère. Il ne supposa pas un instant que Claudien eût pu mentir pour se soustraire à lui. Loin de là, il comptait en ce moment sur Claudien même pour venir à bout de ce qu'il s'était chargé d'accomplir et pour faire rentrer madame Regis chez son mari.

Prévoyant que probablement ce nouvel incident allait retarder leur départ, il courut chez son frère.

Mais il était trop tard déjà. Jeanne et Claudien étaient près l'un de l'autre, et leurs précautions n'étaient que trop bien prises.

Le concierge, prévenu, annonça à Armand que M. Claudien avait quitté la maison et que les meubles avaient été enlevés dans la journée.

Cette nouvelle décevante rassura Armand. Il alla attendre son frère aux Messageries.

Mais, quand cinq heures sonnèrent sans qu'il l'eût vu paraître, Armand, malgré la noble confiance de son caractère, ne put s'empêcher de concevoir des doutes accablants. Il attendit longtemps encore : Claudien ne vint pas. Décidé à poursuivre jusqu'au bout une lutte où l'honneur de son frère était en jeu, il laissa partir la voiture.

Il savait à n'en pouvoir douter que Louise avait servi les relations de Jeanne avec Claudien. Ce fut chez Louise qu'il se rendit.

Il vit une femme en larmes auprès d'un enfant mourant.

Louise était avertie, et devant sa dissimulation de femme la perspicacité d'Armand dut échouer.

L'anxiété d'Armand était cruelle. Il s'arrêta quelques instants dans la rue, se consultant,

Un homme s'approcha de lui et le salua : c'était Grouard.

—Eh bien, dit-il, monsieur Armand, que pensez-vous de ce qui arrive?

Armand le regarda, ne sachant que répondre, et s'aperçut que ce pauvre poëte avait eu sa part dans toutes ces émotions successives, car les traits de Grouard étaient tout bouleversés, et sa barbe et ses cheveux plus incultes que jamais.

— Qu'arrive-t-il donc ? lui demanda Armand.

— Comment! dit Grouard fort surpris, vous ne savez pas? Elle part, monsieur, elle part demain matin!

L'attention d'Armand était, comme on doit le croire, excitée au plus haut degré.

— Le portier, ce brave homme! m'a tout appris. Elle part, et me laisse là! Comprenez-vous cela, vous, monsieur?

— Permettez-moi de vous demander une chose, monsieur Grouard, dit Armand en l'interrompant. Savez-vous où est Claudien?

— Non, dit Grouard en baissant la tête. Je ne l'ai pas vu depuis bien longtemps.

— Mais ne se voyaient-ils pas avec mademoiselle Louise?

— Elle le connaît à peine, répondit Grouard, un peu intrigué toutefois par les questions d'Armand.

Celui-ci vit que Grouard, de ce côté, en savait moins que lui, et qu'il fallait prendre un autre moyen.

— Enfin, vous, monsieur, reprit Grouard revenant à son idée fixe, vous qui êtes un homme raisonnable, comprenez-vous cela? Je veux bien que j'aie eu quelques torts avec elle : mais ce n'est pas une raison, soyez juge, pour partir ainsi...

Dans le désespoir comique de Grouard, il était facile de voir une douleur profonde.

Le pauvre garçon aimait sérieusement Louise, et, à l'idée de la voir s'éloigner de lui, ses yeux se mouillèrent d'une larme qu'il essuya furtivement.

— Mais comment s'est-elle décidée si brusquement à partir? lui demanda Armand.

— Il paraît qu'il est venu cette nuit chez elle une dame qui a fait lever la portière pour lui

ouvrir. Puis elle est sortie deux fois, dans la nuit. Le matin, au petit jour, il est venu un jeune homme qui est parti quelque temps après. Puis il est revenu dans la journée et a emmené l'autre dame. On ne comprend rien à tout cela. Louise a annoncé alors au portier qu'elle quittait la maison et qu'elle partait demain matin.

Armand comprit tout. Son indignation fut plus vive encore que sa douleur lorsqu'il ne put douter que Claudien l'eût trompé. Un instant lui suffit pour décider ce qu'il devait faire.

Grouard le regardait avec un point d'interrogation dans chaque œil.

— Laissez-moi faire, lui dit Armand, et allez chez vous. Mademoiselle Louise ne partira pas.

Grouard, encore indécis, ne savait s'il devait se réjouir.

— Allez chez vous, reprit Armand, et soyez sans inquiétude.

Il parvint à le décider à se retirer, mais ce ne fut pas sans peine.

Grouard, un instant après, revint sur ses pas, et lui dit avec une certaine solennité dans laquelle il y avait aussi un peu de défiance :

— Vous me répondez de tout, monsieur, n'est-ce pas?

— De tout, dit Armand.

Grouard reprit lentement, mais avec un espoir au cœur, le chemin du phalanstère.

Armand, resté seul, réfléchit que Louise, partant, selon toute probabilité, avec Jeanne et Claudien, lui servirait de fil conducteur pour les joindre. Il ne voyait pas d'autre moyen de rencontrer son malheureux frère. Une fois en face de lui, il ne doutait pas d'être plus fort que sa dangereuse passion, et de le faire renoncer à une résolution qui le perdait sans retour. Il résolut donc de passer la nuit tout entière devant la maison de Louise, pour être plus sûr de l'événement.

Il la suivit, sans qu'elle pût s'en apercevoir, lorsqu'il la vit sortir à quatre heures du matin.

Nous venons de voir comment le généreux espoir qu'Armand avait conçu sur son frère avait été trompé.

Louise, pour éviter les embarras des préparatifs à Jeanne et à Claudien, s'était chargée de tout.

Dans la soirée et dans la nuit, l'état de son enfant, qui ne paraissait d'abord devoir offrir aucune inquiétude, devint tout à coup si alarmant, qu'elle osa à peine s'en séparer pour s'acquitter de sa promesse auprès de sa bienfaitrice et lui annoncer qu'elle ne pouvait partir avec elle.

Lorsqu'elle rentra, l'enfant venait de mourir, et son petit corps était encore chaud.

IX

LE COUP DE SECONDE. — ÉLECTIONS.

Le lendemain de cette conversation, le banquier reçut une seconde visite de Beauplaisir.

— Nous avions oublié hier un point important, dit celui-ci en l'abordant.

— Lequel ? demanda Regis.

— Ma fortune, mes propriétés.

Regis le regardait sans comprendre.

— Sans doute, reprit Beauplaisir en riant. Pensez-vous donc être le seul à avoir des biens au soleil ?

— Enfin? dit le banquier, qui n'avait pas les mêmes motifs de gaieté que Beauplaisir.

— Madame de Sillerey m'adore, c'est fort bien; mais est-il bien sûr qu'elle m'épouse si je ne possède absolument rien? Son orgueil ou sa vanité aurait peut-être peine à soutenir l'épreuve. C'est d'ailleurs aussi pour moi une question d'amour-propre : il faut que j'apporte quelque chose dans le contrat. Nous apportons la Roche-Pot.

— La Roche-Pot?

— Oui, le château de la Roche-Pot.

— Lorque vous vous serez expliqué...

— Vous ne savez pas ce que c'est que la Roche-Pot? reprit Beauplaisir. La Roche-Pot est un domaine que ma famille possède depuis.... enfin, il nous appartient de temps immémorial. C'était une propriété considérable qui a été morcelée par des ventes partielles et successives. Le château a fini par être démoli; on a voulu probablement empêcher qu'il ne tombât sur la tête des passants, et, comme notre propriété, notre possession était en litige et qu'il s'agissait d'un interminable procès, pendant qu'on plaidait

d'un côté et qu'on tâchait de s'arranger de l'autre, que les huissiers, les clercs de notaire et d'avoué couraient à l'envi, les paysans se sont occupés à voler les matériaux. De telle sorte que, lorsque nos droits ont été reconnus, c'est tout au plus s'il restait trois pierres sur la place. Par malheur, ces trois pierres se trouvent placées justement sur un affreux petit rocher dans un pays perdu. C'est dans les Landes, à quatre lieues du bassin d'Arcachon. Le terrain est crayeux et il n'y pousse que des pierres à fusil. On ne pourrait pas y faire venir seulement un bouquet d'orties. On a voulu vendre *ma propriété,* et, sur une mise à prix de trois cents francs, il ne s'est pas présenté d'acquéreurs. Entre nous, ça ne vaut pas cent sous. Mais ce n'en est pas moins un domaine.

— Eh bien? dit Regis.

— Eh bien, reprit Beauplaisir, il faudra que vous m'aidiez encore de ce côté. Je ne puis décemment pas me présenter avec un si maigre apport devant le notaire qui rédigera mon contrat. Heureusement, c'est un bien-fonds auquel il est facile de prêter une valeur fictive, et c'est

ce dont il s'agit. Vous m'achetez la Roche-Pot cinquante mille francs, cent mille ou cent cinquante mille francs, je ne marchande pas, vous voyez. Quand la vente est enregistrée, — inutile d'ajouter que je vous donnerai toutes sécurités et contre-lettres possibles, dit-il sans le moindre embarras en touchant la défiance que le banquier devait avoir de lui, — aussitôt la vente enregistrée, je vous rachète la Roche-Pot pour deux cent mille francs, dont vous me donnez quittance. J'apporterai ainsi à la communauté une valeur de deux cent mille francs, c'est peu, mais enfin !...

— Je ne puis me prêter à cela, répondit froidement le banquier. On donne aux transactions du genre de celle que vous me proposez une épithète que vous me dispenserez de dire. Je vous ai promis mon concours personnel et mon appui auprès de madame de Sillerey, rien de plus.

Beauplaisir parut fort surpris de ce refus.

— Nous nous sommes réciproquement engagés, dit-il, moi, à vous faire député, vous, à me marier. Vous avez vu si j'ai manqué jusqu'ici à

mon programme. Refuserez-vous maintenant de remplir les conditions du vôtre?

— C'est une indigne tromperie, répondit le banquier, qui ne put se défendre d'un mouvement de dégoût en regardant Beauplaisir. Et je n'y prêterai pas les mains.

—Allons donc! dit Beauplaisir en riant. Vous avez des moments où vous m'étonnez beaucoup, parole d'honneur! Que craignez-vous? Ces choses-là ne se font-elles pas tous les jours? Serait-il donc hors de toute vraisemblance que vous voulussiez acquérir ces terrains? L'agriculture n'en peut rien faire, mais vous pouvez les désirer dans un but d'exploitation industrielle. Qui viendrait vous demander compte de vos desseins? Et où est l'impossibilité de ceci, que, regrettant un bien de famille, je voulusse le racheter, même le lendemain de la vente, fût-ce cent fois au-dessus de sa valeur? D'ailleurs, on ne vous demande pas ici de compromettre en rien votre nom. Il ne manque pas d'hommes de paille. Au surplus, reprit-il lentement et en appuyant sur chacune de ses paroles, rien n'est terminé entre nous et vous pouvez, si vous le

voulez, rompre notre marché. Je pense très-sérieusement que madame de Sillerey ne peut me donner sa main sans cela, ou qu'au moins c'est un moyen de lever bien des difficultés. Or, je crois que vous tenez à ce mariage. Réfléchissez!

Une pensée de haine et de vengeance se trahit dans le regard du banquier. Ses sourcils se froncèrent, et ses lèvres minces se serrèrent l'une contre l'autre. Il se dit aussi qu'en effet tout n'était encore qu'esquissé dans son pacte avec Beauplaisir ; que celui-ci pouvait, d'un mot, mettre au néant ce qu'il avait si bien commencé.

Beauplaisir l'épiait, car il attachait une grande importance à la question qu'il venait de poser. Beauplaisir se rappelait la délation que le banquier avait exigée de lui ; il n'avait pas oublié que Regis l'avait contraint à trahir Jeanne et son ami, et cette âme basse ne pouvait pardonner à celui qui l'avait forcée à commettre une bassesse. L'infamie a son orgueil. Le ver de terre rampe quand il suit son allure naturelle : mettez le pied sur lui, il se redressera.

Beauplaisir était de ces hommes qui n'oublient

pas, et il s'était promis de se venger de Regis en lui appliquant la peine du talion. Il y avait vingt autres moyens de mener à bien cette affaire; il les avait tous repoussés.

Regis lui eût mis spontanément dans la main les deux cent mille francs, qu'il les eût refusés. Il ne voulait qu'une chose : ignominie pour ignominie.

— Je ne vous demande pas une réponse immédiate, dit-il, trop sûr de l'emporter.

Et, après avoir laissé au banquier un instant pour réfléchir :

— Nous causerons de cela dans un autre moment. Eh bien, allons-nous chez notre belle veuve?

— Oui, répondit Regis en se levant brusquement. Vous pourrez vous y présenter dans une heure.

— Vous êtes charmant quand vous le voulez, savez-vous! dit Beauplaisir radieux.

Et il prit congé du banquier.

Il est midi. Le temps est tristement couvert d'un épais manteau de nuages gris.

Le jour, terne et sombre, lutte à travers les

épais rideaux de velours de la chambre à coucher de madame de Sillerey, plongée dans des teintes crépusculaires. On éprouve un insurmontable malaise, même dans cet appartement minutieusement défendu contre les caprices et les brusqueries de l'atmosphère.

Au milieu de cette température artificielle, dans cet air transformé par les soins du luxe, les frissons saisissants, pénétrants et froids comme l'acier, planent suspendus.

La neige, la grêle et la pluie tombent au dehors. C'est un orage d'hiver, froids et pâles orages, sans les éclairs étincelants avant-coureurs, sans les étouffantes et fiévreuses chaleurs d'attente.

La pluie glacée heurte les fenêtres à coups pressés et crépitants, comme pour demander refuge, et pleure de longues larmes qui coulent en dehors le long des vitres.

Madame de Sillerey vient de se lever. Elle a passé dans son cabinet de toilette dont la porte s'est soigneusement refermée sur elle.

Une camériste, confidente obligatoire dont la discrétion doit se payer bien cher, procède

aux mille soins de son ministère mystérieux.

Madame de Sillerey, attentive, suit ses mouvements dans la glace placée devant elle. Elle a mal dormi. Le temps sombre réagit sur elle, et une agitation inquiète la fait par instants tressaillir. Elle s'examine avec anxiété, comme elle a fait la veille, comme elle fait chaque jour.

A cet examen sévère et inflexible, ses sourcils se rapprochent, l'arc de ses lèvres se détend, et un vif sentiment de tristesse se peint sur sa physionomie.

La crainte est clairvoyante quelquefois, et madame de Sillerey ne peut s'empêcher de s'avouer que ses yeux aux contours si francs et si purs s'entourent de tons bistrés et bleuâtres, de plis fins et légers, odieux indices, redoutables causes des sombres langueurs, des préoccupations profondes, des larmes secrètes.

Sur le front de Camille, uni comme le marbre il y a quelques jours encore, l'ongle du temps trace déjà deux lignes, imperceptibles peut-être pour tout autre que pour elle. L'éternel sourire de la femme du monde s'est stéréotypé peu à peu, sentinelle permanente, des deux côtés de

sa bouche, et ses traces indélébiles ne peuvent disparaître, même en ce moment de tristesse et de peur. Elle se voit avec terreur prise sous le réseau de rides que la vieillesse jette, d'abord, comme un avertissement, d'une main faible et complaisante, et qu'elle laisse ensuite peser de tout son impitoyable poids.

Une autre opération plus mystérieuse encore vient de commencer.

Madame de Sillerey a jeté involontairement un coup d'œil inquiet, et elle s'est assise.

La femme de chambre a saisi un petit instrument d'acier, coquet et brillant, et elle poursuit, penchée, quelques rares fils d'argent semés au milieu des cheveux noirs. Son minutieux travail se prolonge plus que d'ordinaire, et Camille rêve plus profondément.

Le monde qu'elle a tant aimé, le monde auquel elle s'est livrée tout entière, qu'elle a préféré à tout, aux affections de la famille, aux saintes joies d'un amour consacré, le monde auquel elle a sacrifié ses premiers jours, les plus beaux, sa vie en fleur, sa beauté, qui l'a accueillie avec transport quand elle avait sa triomphante es-

corte de jeunesse, d'opulence et d'orgueil, ce monde égoïste et ingrat est prêt à la fuir, aujourd'hui qu'elle n'a plus rien à lui livrer.

Enivrée aux extases menteuses, consumée par les sécheresses de cet amour infécond et fou, elle a vu tout homme de cœur s'éloigner d'elle, et elle a attendu au dernier moment pour comprendre, sinon pour se repentir. Déjà la solitude se fait autour d'elle; cette couronne d'un jour, qu'elle a mis tant d'efforts et d'adresse à conquérir et à conserver, va lui échapper et passer sur la tête d'une autre, car pour elle le soir est venu. Elle pense au lendemain et tressaille en voyant passer dans son imagination épouvantée trois fantômes glacés : la vieillesse, la laideur, l'abandon...

La vieillesse est plus prompte et plus impitoyable aux femmes maigres qu'à celles qui ont de l'embonpoint, phénomène physiologique qu'il est facile de constater.

Des chairs bien tendues donnent moins de prise aux rides, qui semblent s'émousser contre elles et ne pouvoir mordre, et, lorsque la fraîcheur du teint vient encore au secours de ces

natures fermes et rédondantes, les fruits dorés de l'été se conservent, savoureux et charnus, jusque par delà l'automne.

Madame de Sillerey n'était pas une de ces privilégiées; non qu'elle fût maigre, mais elle avait, en style d'atelier, les *attaches fines,* et c'est presque de la maigreur. Elle n'avait pas cette beauté qui dure après toutes les autres : la majesté imposante de la stature. Avec sa taille svelte et élancée, elle s'en tenait à la distinction. Si elle pouvait être fière de ses formes élégantes et pleines, ces formes étaient voilées et inaccessibles, et ne pouvaient fournir qu'aux satisfactions d'un orgueil solitaire. Ce qui se voyait d'elle, ce qu'elle pouvait livrer, était nerveusement et souplement dessiné, mais délicat et *ténu,* comme le sont des extrémités et en raison même de l'extrême distinction de son être.

L'œil attentif de la veuve, à l'affût des atteintes du mal irréparable, les a aperçues le premier, et, à cette découverte redoutée, elle a tristement baissé le front.

Pourtant, il vient un moment où le calme reparaît sur ses traits contractés. Elle pense à

Beauplaisir ; elle sourit presque en songeant qu'elle n'a qu'un mot à dire, un mot bien impatiemment, bien avidement attendu, pour attacher à tout jamais à elle cette admiration depuis si longtemps fidèle et passionnée. Elle se dit bien que, dans sa cour d'hier, elle avait à choisir entre mille prétendants au moins aussi brillants que celui-là ; mais elle est heureuse en pensant que son pouvoir est toujours reconnu par lui, sacré et inviolable. Sa vanité se réfugie dans cet amour et s'y relève. Il y a en elle, pour celui qui attend incliné et soumis, une sorte de reconnaîssance qu'elle ne voudrait pas s'avouer. Elle le voit à travers le prisme de son égoïsme et de son orgueil, fière de ce qui le distingue, indulgente pour ce qui lui manque. Elle flatte malgré elle le portrait qu'elle fait de Beauplaisir, rapportant au profit de sa personnalité les qualités qu'elle lui découvre et celles qu'elle lui cherche. Il est élégant et beau : que de rivalités jalouses la regarderaient avec envie ! Elle épuise avec avidité jusqu'aux minuties de son triomphe.

Le nom de Simons, jeté à la porte d'un salon, est un des quelques noms qui font retourner

les têtes, et son écusson éclatant attirera bien des regards sur les panneaux de sa calèche.

— Sur moi, se dit-elle, rejailliront toutes ces gloires ; à moi reviendra le parfum le plus pur des louanges et des succès. Son esprit lui donne sur ceux qui l'entourent une incontestable puissance dont je prendrai la moitié... Il est jeune, et ce serait un démenti donné d'avance aux soupçons haineux, à tous ces regards qui épient, dans l'anxiété de leur odieuse attente, la trace que chaque journée de plus a laissée sur mes traits... Il m'aime, je n'en pourrais douter. Son amour me confirmera le pouvoir que j'ai sur lui, et que je conserverai sans ombrage, sans inquiétude...

« Mais sa fortune !... Il n'a rien, je crois... Un mariage ainsi conclu ne donnera-t-il pas prise aux médisances, aux calomnies ? Ne cherchera-t-on pas de cruelles interprétations ?... Et pourtant je ne puis rester veuve, se dit-elle en jetant un nouveau coup d'œil sur la glace. Vingt fois ce titre de veuve a été pour moi un embarras et un lien... Ma liberté n'est qu'un esclavage, et, pour être vraiment libre, il faut que je me

donne *un maître*... Que ferai-je de cette liberté vaine et fausse, quand je ne serai plus jeune, quand je ne serai plus belle?... Il faut quelqu'un là, près de moi... Ma sœur, si insignifiante et si pâle auprès de moi, s'appuie sur le nom d'un mari... Toute sa confiance et sa force sont là... Et quelle différence entre *lui* et Regis!...

Et la physionomie de Camille s'épanouit tout à coup sous une singulière expression de malice.

Peut-être pensait-elle que le banquier ne pourrait s'empêcher de se rappeler des souvenirs bien chers, et la voir sans une affreuse jalousie aux bras de Beauplaisir.

La coquetterie a ses raffinements de cruauté naïve.

Camille croyait que, sous l'accueil affectueux fait par Regis à Beauplaisir, se cachait une haine sourde.

— Il devine que je l'aime! se dit-elle.

Un bruit se fit entendre dans la cour de l'hôtel.

La porte cochère cria sur ses gonds et se referma lourdement.

La femme de chambre, sur un signe de ma-

dame de Sillerey, avait été soulever la mousseline qui retombait devant ses fenêtres.

— C'est la voiture de M. Regis, dit-elle.

Camille se leva. Sa toilette était achevée. Sa physionomie s'était animée et éclaircie pendant le long entretien qu'elle venait d'avoir avec elle-même; jamais peut-être la main habile de sa camériste n'avait eu un succès plus complet.

Camille ne put retenir un sourire de satisfaction, et elle donna à sa psyché un de ces longs regards qu'une femme prolonge jusqu'au dernier moment et qu'elle laisse à son miroir, la tête tournée longtemps encore, en interminable adieu.

En entrant dans le salon, madame de Sillerey vit M. Regis assis, le front penché entre ses deux mains. Lorsqu'il se redressa au bruit, elle fut effrayée de l'altération de ses traits. Les rudes secousses qu'il avait essuyées l'avaient fait vieillir en quelques jours.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle en s'approchant de lui avec intérêt.

— Jeanne s'est enfuie de l'hôtel, répondit-il. Selon toute apparence, elle est allée rejoindre

un misérable par qui elle s'est laissé séduire.

Le plus vif étonnement se peignit sur la figure de madame de Sillerey. Un acte énergique de sa sœur, quel qu'il fût, la surprenait au dernier des points.

Elle prit silencieusement les mains du banquier entre les siennes. Nul mieux qu'elle ne pouvait comprendre qu'il y avait là une de ces situations dans lesquelles la parole doit être prudente et timide, et où le silence sert mieux que d'indiscrètes consolations.

— Qu'allez-vous faire? dit-elle enfin.

— Rien, répondit péniblement Regis. Et que pourrais-je faire? Le scandale d'une séparation est le dernier des moyens.

— Vous avez raison, dit madame de Sillerey.

Les paroles du banquier venaient de la tranquilliser.

Jeanne était sa sœur, et la honte d'une pareille faute devait inévitablement rejaillir sur elle. Dans son égoïsme, la première pensée qui s'était présentée à elle, c'est que son nom de femme était compromis.

— Qui aurait cru cela? reprit-elle.

Aux plaintes qu'elle donna généreusement et abondamment au banquier, à ses marques d'affectueuse compassion, elle mêla quelques mots de mépris glacé pour sa sœur. Elle fut sans pitié pour Jeanne et l'accabla. A un mot qu'elle prononça, un mot sanglant et irrévocable, Regis, qui buvait en ce moment la lie de son calice, lui jeta un regard de haine sombre. Toutes ses fureurs, tous ses ressentiments se réveillaient.

Camille, trop occupée de s'exalter sur la faute de sa sœur, ne vit pas ce regard. Elle puisait largement dans son invulnérable réputation, dans sa vertu de veuve inattaquable, les colères de son indignation et ses dédains furieux.

Elle se rappela enfin que Regis était là, et que c'était devant lui qu'elle parlait ainsi d'une femme qui portait son nom. Elle laissa alors un instant de côté ce sentiment féroce de sa personnalité qui l'avait fait s'oublier, et demanda au banquier avec l'air du plus vif intérêt ce qu'il avait résolu de faire pour parer aux inconvénients de sa position.

Regis lui répondit qu'il allait partir pour Moulins.

A Paris, on croirait sa femme avec lui, et cela lui éviterait de répondre à d'embarrassantes et inévitables questions. Ce serait toujours du temps gagné, et il aurait le loisir de s'arrêter à une résolution suffisamment mûrie et définitive.

Les soins de sa candidature, ajouta-t-il, nécessitaient d'ailleurs ce voyage.

Les élections étaient annoncées pour la fin de l'année, et il avait résolu de ne pas retarder de deux ou trois années, plus peut-être, son entrée dans la carrière politique.

Il ajouta encore, par manière de conversation et de confidence, que Beauplaisir seul était dans son secret.

— J'ai été heureux dans un moment si pénible, dit-il, d'avoir auprès de moi un homme de ressources et de cœur. Sans lui, sans ses conseils, peut-être me serais-je laissé aller à n'écouter que mes ressentiments. C'est une éternelle obligation que j'ai contractée envers ce jeune homme, et j'attends le jour où je pourrai reconnaître le service qu'il m'a rendu.

— Je répondrais de sa discrétion comme de

la mienne, dit madame de Sillerey très-attentive depuis un instant ; cependant, connaissant votre prudence, exagérée parfois, je ne m'explique pas que vous vous soyez confié...

— Mais, interrompit Regis, il était le premier avec vous à qui je pusse faire partager mon secret et demander conseil. J'ai jugé Simons dès le premier jour où je l'ai vu, et j'ai découvert du premier coup d'œil tout ce qu'il y avait en lui d'intelligence, de générosité, de délicatesse. Si je suis élu à Moulins, c'est à lui, je vous le dis entre nous, que je le devrai.

Camille se pencha sur le bras de son fauteuil pour écouter de plus près le banquier.

— Vous ne m'avez jamais parlé de cela, dit-elle.

— Ce sont les affaires ennuyeuses, mon amie, dit sentimentalement Regis en lui prenant la main ; c'est déjà bien assez d'avoir un coin de votre cœur pour mes chagrins.

Et il continua :

— Oui, je ne puis le nier à moi-même, Simons a fait là ce que je n'aurais pu faire, moi... Il a déployé sa finesse et sa prodigieuse habileté, il

a eu d'incroyables activités de dévouement. Et puis il a utilisé toutes ses alliances, qui sont, vous le savez, des plus belles dans le parti légitimiste. J'ai été étonné moi-même de l'influence énorme de ce jeune homme, à peine lancé dans le monde. Plus âgé, et sans son amitié pour moi, il eût pu me disputer la place.

— Mais, dit avec quelque embarras madame de Sillerey, il faut certaines conditions... Je ne pense pas que M. de Simons soit riche.

— Riche, non, répondit Regis. Mais il lui reste encore quelques débris de sa fortune patrimoniale.

— Comment! des débris! Est-ce que sa première jeunesse a été orageuse?

— Je me suis mal expliqué, reprit Regis. Oh! non; de ce côté-là, je sais depuis longtemps à quoi m'en tenir. Simons a toujours pensé trop sérieusement pour s'être occupé à dissiper niaisement un héritage, et on ne lui en avait pas laissé la peine d'ailleurs. Sa famille était ruinée depuis longtemps. C'est à peine si son patrimoine lui permet de vivre: deux cent mille francs en biens-fonds.

Madame de Sillerey fit un léger mouvement. Nous ne saurions dire si c'était de satisfaction ou de désappointement. Nous pensons pourtant qu'elle avait intérêt à savoir à quoi s'en tenir sur la position de Beauplaisir, et qu'elle devait avoir, par conséquent, des données bien moins satisfaisantes sur sa situation financière.

Le banquier avait laissé tomber négligemment ses dernières paroles.

Camille n'avait aucune raison de ne pas se confier entièrement à sa franchise.

— Mais, reprit-il un peu plus haut, ce qui vaut mieux que cela, ce qui est sans prix, car cela ne s'achète pas, c'est le nom qu'il porte, c'est ce caractère si heureusement doué, droit autant qu'adroit, souple, habile, plein de vigueur et d'énergie. L'avenir est bien large pour les hommes taillés ainsi !

Ici la pensée du banquier eut l'air de faire ce qu'on appelle en vénerie un *crochet*.

— Le dévouement qu'il m'a témoigné est tel, s'est formulé par des preuves telles, que je suis encore à me demander ce que j'ai fait pour me l'obtenir. J'ai pensé quelquefois que Simons

agissait ainsi sous toute autre influence qu'une sympathie spontanée et assez inexplicable pour mes intérêts.

— Comment cela? demanda madame de Sillerey avec curiosité.

— Eh bien, répondit Regis, je me suis dit souvent que c'était peut-être vous que je devais remercier de tout ce zèle. Outre les liens de famille, il sait l'affection qui existe entre vous et moi. C'est vous qui me valez son affection.

En parlant ainsi, Regis paraissait scruter profondément le regard de madame de Sillerey. Elle se crut observée et jugea prudent de ne rien livrer.

— C'est une plaisanterie! dit-elle en riant.

— Il vous aime, reprit Regis, et il est impossible que vous ne vous en soyez point aperçue.

Camille joua un demi-étonnement, et Regis continua sur le même ton. Il soutint avec tant de chaleur la cause dont il s'était chargé, qu'un instant la défiance de la veuve crut deviner qu'il était venu là pour présenter et appuyer les prétentions sérieuses de Beauplaisir.

Madame de Sillerey éprouva un certain dépit de voir son ancien adorateur prendre aussi chaudement le parti d'un nouveau poursuivant. Sa coquetterie soutint un rude échec jusqu'à ce que son impérissable vanité lui vînt en aide. Elle se dit que Regis n'avait pu oublier son premier amour, et voulut à toute force qu'il se fût contraint à faire du dévouement et de la générosité, et à sacrifier des espérances, irréalisables désormais pour lui, à sa reconnaissance des services que Beauplaisir venait de lui rendre.

Regis parla longtemps encore et parla bien. Il montra dans le lointain, à madame de Sillerey, Beauplaisir et lui, s'appuyant l'un sur l'autre, réunissant leurs forces et décuplant leur crédit et leur puissance personnelle par une association politique presque sans exemple.

Il partit enfin.

Beauplaisir arriva ensuite.

Le chemin était tout tracé et la route facile.

Le panégyrique chaleureux de Beauplaisir, les insinuations adroites de Regis avaient surpris Camille dans la meilleure disposition d'esprit, et coïncidaient heureusement avec les pensées qui

la préoccupaient à l'arrivée du banquier.

Quand Beauplaisir se présenta à madame de Sillerey, l'accueil qu'il reçut lui fit comprendre que sa partie était gagnée.

Camille était tendre!...

Beauplaisir contint avec effort la joie de son triomphe. Il ne laissa pas deviner qu'il se doutât de son succès, et, loin de là, il ne fut jamais plus soumis, plus attentif, plus craintif. Il savait par cœur l'adversaire qu'il avait devant lui.

Camille, qui était dans un de ces moments, le premier pour elle peut-être, où la volonté se fait petite, où l'âme cède et attend, impatiente et frémissant de bonheur, l'ordre du maître, Camille se laissa prendre du premier coup aux modesties et aux doutes de cette passion qu'elle faisait depuis si longtemps attendre.

L'attitude habile de Beauplaisir l'acheva. Elle se gonfla de toute sa fierté devant l'amour qu'elle inspirait, amour si profond et si vif, qu'il hésitait et tremblait au doux moment des derniers aveux; si ardent, qu'il se retirait, modeste, sous la cendre, attendant pour éclater qu'on lui dît : Je vous permets de brûler.

Madame de Sillerey et Beauplaisir accompagnèrent Regis à Moulins, où le mariage devait se faire.

Nous ferons grâce au lecteur des empressements, des impatiences, des extases de Beauplaisir auprès de Camille.

Le contrat n'était pas encore signé, et la fascination était indispensable jusque-là.

Si nous avons fait connaître Beauplaisir aussi bien que nous l'avons connu nous-même, on peut croire que ce ne fut pas ce moment-là qu'il choisit pour faiblir.

Au reste, dans une de ces conversations intimes avec le banquier, et comme celui-ci ne pouvait cacher son étonnement, étonnement mêlé d'un vague sentiment de défiance et de crainte devant son effrayante habileté, son jeu puissant de la passion, Beauplaisir dit en riant :

— Mon cher maître, on met d'ordinaire le bouquet à la fin des feux d'*artifice*.

Pour madame de Sillerey, comme pour tous ceux qui furent appelés à jouer un rôle, ne fût-ce que comme comparses, dans cette belle comédie, Beauplaisir se montra donc noble et ra-

dieux jusqu'au dernier moment. L'astre ne se voila pas un seul instant du plus léger nuage. Il se soutint dans les plus étourdissantes hauteurs, avec une force d'haleine incroyable. Il avait mené Regis bien plus loin encore que celui-ci n'avait pu d'abord le prévoir. Il l'avait contraint à passer par ses volontés pour la vente première et le rachat de ce qu'il appelait ses domaines, repoussant opiniâtrément toutes les autres combinaisons offertes par Regis. Ce qu'il avait voulu, il l'avait fait. Il avait sali par une complicité frauduleuse l'homme qui lui avait arraché une trahison. Cela terminé, il avait passé à autre chose. Toujours par le canal du banquier, qui, une première fois compromis, n'était plus libre de s'arrêter, Beauplaisir avait aliéné secondairement la Roche-Pot; vingt transactions diverses et souvent en désaccord apparent avaient succédé, avec cette rapidité qui ne perd pas une seconde, à la vente *à réméré* qu'il avait faite dans le principe à Regis; et il s'était ainsi constitué un avoir fictif considérable, et avait fini par trôner triomphalement sur un mythe. Il trouva le moyen de se poser noblement aux

yeux de tous, en faisant faire le contrat sous le régime de la communauté des meubles, la fortune à lui appartenant étant censée mobiliaire.

Chacun se récria sur la grandeur et le désintéressement du procédé. Quelques-uns versèrent des larmes de tendresse.

Regis assistait à tout cela, ébahi, presque effrayé de son œuvre.

Le lendemain de son mariage, Beauplaisir remit au banquier dix billets de banque, et, cela fait, il respira largement, comme un homme soulagé d'un grand poids. Tout était fini entre Regis et lui.

Beauplaisir se dit qu'il pouvait se passer d'un auxiliaire superflu, et qu'il serait trop niais de renouer une association où il aurait désormais la plus forte part à apporter. Il aimait mieux garder librement la haine qu'il conservait encore contre le banquier, et l'indépendance de son ressentiment. Il pensa, dans l'espèce de conscience qu'il s'était faite à son usage, n'avoir aucun reproche à se faire en rompant, non en apparence, mais profondément et irrévocablement, le pacte conclu pour un temps

donné entre ses intérêts et ceux de Regis.

Toutes les conditions du marché avaient été remplies de part et d'autre.

Beauplaisir était marié.

Regis était député.

Car Armand, lui aussi, avait tenu sa promesse. Il avait stoïquement renfermé dans son cœur ses vœux et ses principes, sa vie tout entière, comme le soldat qui roule son drapeau autour de son corps. Il n'appuya pas le banquier : il ne l'avait pas promis, car il aurait été au-dessus de ses forces de tenir un pareil serment. Mais, lorsque de toutes parts on vint le consulter, il se renferma dans un triste et douloureux silence.

Si cette conduite surprit ceux qui étaient venus à lui, personne ne s'avisa d'en vouloir pénétrer les motifs, et chacun respecta sa réserve.

L'estime qu'il inspirait était si profonde et si entière, que nulle supposition malveillante, nul soupçon hostile ne trouvèrent à s'éveiller.

Il assista, la mort dans l'âme, à ce convoi funèbre de ses sympathies et de ses idées, rêves

adorés auxquels il lui fallait dire adieu, et, quand le sacrifice fut terminé, il rentra chancelant dans son intérieur, et recommença, comme la veille, sa vie uniforme de travail et de pensée.

Et il se promit de tout faire pour oublier Claudien, ce frère qu'il avait tant aimé...

X

A BRUXELLES.

En arrivant à Bruxelles, Claudien et Jeanne louèrent un modeste appartement dans un des faubourgs qui entourent la ville. Ils s'appliquèrent à réunir dans leur retraite le luxe facile et économique des artistes, et le confort d'intérieur si bien compris aujourd'hui par toutes les aristocraties parisiennes.

Dans ce réduit, arrangé avec une complaisance intelligente pour une vie cachée, ils vécurent trois mois oubliés de tous, oubliant tout,

sans inquiétude de l'avenir, et ne voyant que leur amour, qui semblait les envelopper de toutes parts comme un horizon sans bornes. Ils réalisèrent enfin leur rêve tant caressé, le rêve éternel des poëtes : l'existence à deux.

C'est là une vie toute particulière, dans laquelle l'âme, sourde à toutes les voix du dehors, insensible aux cris de l'ambition comme aux menaces de la misère, s'énerve aux délicatesses et aux minuties de la sensibilité intime, s'attache aux détails des petites choses du cœur, s'habitue à les exagérer et à en souffrir sérieusement, comme à en retirer de grandes jouissances.

Forcée de trouver dans une vie isolée et calme les aliments qu'il faut aux passions ordinaires de chaque jour, elle devient habile à découvrir, à créer et à féconder les moindres ressources d'émotion.

Il est rare qu'on ne sorte pas moins bon et moins intelligent de cette vie exceptionnelle, lors même qu'on s'est placé vis-à-vis du *partner* le mieux développé comme intelligence et comme cœur.

A cette vie tant désirée, tant chérie, tant regrettée, qui paraît belle de tous les points de vue, l'esprit se rétrécit et le cœur se dessèche. On s'est habitué, comme les enfants, à se sentir soutenu par une affection tutélaire et providentielle, sur laquelle on croit pouvoir toujours compter, et, lorsqu'on se retrouve en contact avec les indifférents qui vous heurtent, au milieu des insouciantes brutalités d'un monde redevenu nouveau, on sent qu'on a perdu toutes ses forces pour le combat habituel et réglé de la vie commune et faite pour tous. On tremble en se voyant seul parmi des étrangers qui ne comprennent même pas votre langue. C'est qu'on peut tout acquérir dans la solitude, excepté du caractère. Ceux qui vivent de cette vie à deux entrevoient quelquefois, au milieu de leur bonheur, le fantôme lointain de cette menaçante solitude, et ils se replongent alors plus violemment en eux-mêmes. Jouissances solitaires, bonheur égoïste qui amoindrissent et énervent, qui dégradent et tuent.

Jeanne et Claudien se laissèrent aller à cette pente sans même s'en apercevoir.

Claudien perdit ainsi tous les moyens qu'il pouvait avoir de se refaire une position indépendante par une lutte courageuse contre la société. Il devait être vaincu plus tard, parce qu'il aurait retardé le jour du combat. Ils s'abandonnèrent tous deux sans frein à cet excès d'intimité et d'amour qui donne au cœur une fausse jeunesse, mais lui ôte toute sa virilité.

Rien ne troubla la paix léthargique de l'espèce d'oasis où ils s'étaient ainsi arrêtés sans regarder au delà.

L'argent que Jeanne avait apporté, mais surtout ses bijoux, qu'elle vendit en arrivant à Bruxelles, fournirent abondamment aux nécessités de cette vie énervante. Ils puisèrent sans compter à ce trésor ouvert dont ils ne regardaient pas le fond, et vécurent largement sans être presque obligés d'avoir le moindre rappórt avec tout ce qui n'était pas eux. Ils n'eurent l'idée de s'imposer aucune privation.

Jeanne, habituée au luxe facile d'une vie toute faite, n'avait jamais eu d'argent à elle, et n'avait pas cette divination qui, à nombre de

femmes dans sa position, eût fait comprendre instinctivement les besoins à prévoir, les nécessités de la vie pratique.

Claudien avait une de ces natures apathiques et sentimentales qui s'endorment et se laissent aller aux doutes de l'avenir, ne veulent voir que le bon côté d'une situation équivoque, et repoussent avec terreur l'idée des résistances et des difficultés futures.

Une dernière et puissante raison devait empêcher Claudien et Jeanne de mieux arranger leur vie.

Lorsque deux organisations défectueuses mais délicates se trouvent vis-à-vis l'une de l'autre dans une position fausse sous le rapport des intérêts et des calculs immédiats, une dernière pudeur insurmontable les empêche toujours de toucher à ces questions, où défaillirait la probité expirante. Il est de ces choses dont la nature est d'une sensibilité si exquise et si fragile, qu'on ne peut y toucher même légèrement sans faire d'énormes blessures. Ce sont des édifices de cendres.

C'est là qu'en étaient Jeanne et Claudien. Ils

s'aimaient sincèrement, mais avec une arrière-pensée.

Aussi la pauvreté inexorable vint-elle un jour les surprendre à l'improviste, sans qu'ils eussent rien résolu, rien examiné.

Ce fut un triste moment que celui où ils se virent ainsi tomber du haut de cette prospérité volée sans résultat. Ce moment porta un rude coup à leur amour vivace encore, car il fit à chacun d'eux désormais une part plus large d'arrière-pensées et de troubles personnels. Il fallut prendre à la hâte un parti.

Claudien se dit qu'il allait travailler. Il s'arrêta, tranquillisé, à cette résolution, qu'il eût dû prendre depuis longtemps, et qui n'arrangeait rien.

En effet, Claudien, qui ne savait aucun état, ne se jugeait propre qu'au métier littéraire, le seul qu'on croie savoir sans apprentissage. Mais, en ceci, il se trompait, comme tant d'autres. Il mettait le pied sur un terrain difficile et dangereux, où l'imagination, la spontanéité ne sont rien , si elles n'ont été passées aux filières préparatoires des longs travaux. Il ne connais-

sait à fond, ni le métier du drame, ni le métier du roman, ni le métier de la poésie. Aucun de ces métiers d'ailleurs ne fait vivre son homme tout de suite.

Les poëtes qui deviennent députés, académiciens et ministres quelquefois, ont besoin des suffrages unanimes et persévérants de toute une aristocratie et de la partie de la presse qui la représente.

Le drame et le roman sont d'exploitation impossible à Bruxelles, où la contrefaçon met à un franc le volume les œuvres d'Hugo, de Dumas, de Sand et de Musset.

Quant au théâtre, tout le monde sait à présent que les pièces de M. Scribe suffisent aux plaisirs de tous les étrangers qui parlent français. Que faire ?...

Ensuite, objection tout au moins aussi grave quant à Claudien, il ne suffit pas de s'absorber dans la contemplation de soi-même pour faire des œuvres d'art. Il faut avoir vécu au milieu de la grande communauté du monde, avoir étudié le choc des passions des hommes, pour pouvoir chercher, même vaguement, quels res-

sorts cachés produisent ces petits grands événements que nous fournit la vie de tous les jours.

Le seul livre que Claudien eût pu écrire peut-être, c'eût été un livre comme *Adolphe*, un livre où l'on étudie son cœur et son esprit dans une seule situation donnée, sans aucune complication extérieure ou d'intrigue. Mais, pour qu'un pareil livre puisse se lire, il faut qu'il soit conçu par un homme de génie, sûr de son style, et Claudien était Claudien. Il ne se connaissait guère plus lui-même qu'il ne connaissait les hommes. Il avait quitté le collége pour monter au grenier du phalanstère; du phalanstère, il était tombé dans les bras de Jeanne, et il n'avait rien vu au delà.

Indécis sur le choix du travail qu'il devait entreprendre, il se mit à chercher des travaux à faire, au lieu de mettre à fin des essais qu'à force de tentatives et de démarches, il aurait peut-être pu finir par placer.

Ce procédé, qui ne réussit qu'à quelques hommes, rares heureusement, dont l'intrigue dissimule et couvre la médiocrité, ce procédé ne

pouvait amener aucun résultat pour Claudien, mais il convenait mieux à sa paresse native.

Pendant quinze jours, il courut les librairies, les journaux, les mauvais lieux de la littérature, se présentant partout sans connaître personne, comme un étranger, comme un intrus, et, grâce à son inexpérience de tout, se laissant toujours éconduire sans espoir de retour. Il faut dire qu'il reculait moins devant les fatigues de cette activité de jambes que devant la moindre escarmouche à livrer à son imagination, rétive parce qu'elle n'était pas exercée. Mais enfin il se lassa. Alors, devenu irascible, il se cramponna avec plus de désespoir que jamais à sa précieuse apathie, et détourna même ses regards de sa vie de chaque jour.

Peu à peu la santé de Jeanne s'altéra. Son front se plissa, ses lèvres devinrent pâles, un cercle bleuâtre entoura ses beaux yeux, dont l'éclat se voilait. Toujours douce et résignée devant les impatiences, les accablements et les colères de Claudien, elle devint profondément mélancolique, et reçut alors le baptême de cette

seconde beauté que la souffrance donne aux femmes délicates.

Claudien attribua ces symptômes d'un mal caché à la grossesse de Jeanne, et n'y voulut pas chercher d'autre cause.

Cependant, un jour qu'il s'était levé plus tôt que d'habitude, il vit Jeanne cacher précipitamment quelque chose à son approche. Dès qu'elle fut sortie, il alla vers une armoire dont elle s'était réservé la disposition, et y trouva des dessins, des échantillons, des broderies commencées. Il se souvint alors que Jeanne s'était souvent autrefois vantée à lui, en plaisantant, d'avoir un métier tout prêt, si jamais elle en avait besoin.

De tristes larmes mouillèrent les yeux de Claudien à cette découverte. Il fit un retour sur lui-même.

Jeanne avait gardé cette place qu'il lui avait laissé prendre : c'était elle qui faisait face à tout, non plus avec de l'argent à elle, argent facile et venu tout seul, mais avec de l'argent gagné péniblement, presque honteusement, au prix des démarches, des prières, des nuits pas-

sées, des yeux rougis, des doigts flétris par l'aiguille. Toute l'apathie égoïste de Claudien frémit et s'indigna à la vue de ce dévouement sublime et muet, de cette pauvreté vulgaire et courageuse. Il se rappela l'anathème d'Armand : il se vit tel qu'il était, et il eut horreur de lui. Il eut encore un dernier élan généreux et digne, plus puissant peut-être que les autres, mais qui, comme les autres, ne devait pas mieux aboutir. Cette fois encore, la force lui manqua. La pensée était devenue pour lui un fardeau trop lourd. De même, le jour où il voulut sortir de son rôle de lâche, Lorenzaccio sentit que sa main était devenue trop débile pour soulever une épée.

Jeanne sut qu'elle était devinée, et elle feignit de l'ignorer. Elle continua son sublime sacrifice avec pudeur et persévérance.

Parfois, seul, Claudien pensait à cela, et répandait des pleurs amers et inutiles. Entraîné par sa propre inertie plus avant encore dans cette route d'opprobre, il finit par étouffer presque complétement le cri de sa conscience agonisante. Il s'habitua à voir travailler Jeanne.

Comme leur vie d'autrefois, la vie qu'ils menèrent alors fut consacrée par une espèce de convention tacite sur laquelle ils ne s'expliquèrent jamais.

Jeanne fut patiente jusqu'à la fin. Mais elle ne put s'empêcher de songer souvent avec une amère tristesse à son mari, qui lui avait fait une vie honorée et respectée par tous, à son intérieur sévère et digne, à son pauvre enfant, qui allait naître bientôt, qu'elle aimait déjà comme s'il était né, et dont l'avenir l'épouvantait.

Les derniers jours de la grossesse arrivèrent. Jeanne parut plus belle que jamais à Claudien, et se montra à lui revêtue de cette gravité sereine, de cette dignité douce que Dieu imprime par avance au front des jeunes mères. Tous deux, ils retrouvèrent des heures heureuses et comme empreintes de la fraîcheur poétique de leurs premières amours.

L'enfant désiré vint au monde, et resserra pour un temps ces liens renoués. En pressant leur fille dans leurs bras, en la baisant à la même place, en l'accablant de caresses effrénées

que le sentiment paternel invente mieux encore que l'amour, ils crurent s'aimer comme autrefois et sentirent leurs cœurs s'emplir d'un vague espoir.

— Oublions tout! dit Claudien à Jeanne; soyons heureux, et vivons pour cette enfant. Nous pouvons encore espérer.

— Qu'ai-je à oublier? Je t'aime! dit Jeanne.

Et une naïve confiance rayonna sur les lignes pures de son beau visage.

Claudien sentit de délicieuses larmes couler le long de sa joue pâle et amaigrie. Il partagea ses caresses entre son enfant et sa maîtresse, et il y eut entre eux, devant cette enfant qui promettait d'être belle comme sa mère, de longues heures de douce causerie et de purs épanchements.

Les beaux rêves de Claudien lui revenaient plus beaux encore. Il y a quelque chose de tellement noble et sacré dans l'accomplissement des grandes fonctions de la nature, dans l'exécution de ces graves et belles missions que la Providence donne à l'homme, que la corruption même en est frappée et s'y épure.

Claudien puisa dans le sentiment paternel une nouvelle force, et recommença ses tentatives avec une confiance qui les fit réussir.

Il obtint une place de secrétaire auprès du directeur d'une vaste entreprise industrielle.

Cet emploi, facile à remplir, ne prenait à Claudien que quelques heures de sa journée, et fournissait une somme à peu près suffisante aux besoins du ménage. Mais, comme tous les jeunes gens qui n'ont encore rien fait, Claudien, malgré sa paresse excessive, croyait pouvoir entreprendre toutes les carrières, et y devenir un personnage de premier ordre. Aussi trouva-t-il très-dur de se soumettre à accepter une position secondaire, quelque honorable qu'elle fût d'ailleurs et quelque soin qu'on prît de mettre, dans tous les rapports qu'on avait avec lui, une politesse affectueuse.

Son patron était pour lui un ami; mais les fournisseurs, les capitalistes, les hommes d'affaires qui venaient là avec de grandes préoccupations d'intérêt et qui ne connaissaient pas Claudien, lui firent quelquefois sentir rudement sa position par un mot involontaire.

Claudien voulut être fier et digne : il fut insolent.

Le directeur qui l'avait pris en affection cesse d'avoir pour lui les mêmes ménagements, et arriva naturellement à ne plus être que d'une stricte justice.

Alors le caractère de Claudien s'aigrit comme par le passé. Tous les jours, il rentrait chez lui, fatigué, excité, irrité, rempli de toutes les colères qu'il avait eues à contenir. Tout cela retombait sur Jeanne.

Pendant longtemps, elle supporta avec patience et résignation les injustes querelles de Claudien; mais à la fin elle manqua de courage. Souvent elle inventait le matin mille prétextes pour retenir son amant auprès d'elle, vaincue par la terrible appréhension des scènes qu'elle aurait à endurer le soir.

Claudien devint inexact.

On lui en fit l'observation d'une manière polie, mais froide.

Claudien répondit avec aigreur, et fut *remercié.*

Jeanne en fut presque contente. Malgré la

gêne que cet événement apportait dans le pauvre ménage, elle n'engagea pas Claudien à chercher une autre occupation.

Claudien avait pris l'habitude des lâchetés. Il recommença la vie oisive, et laissa à Jeanne quelque tranquillité. Elle l'en aima plus que jamais, dans sa passion aveugle. Elle était devenue semblable aux enfants et à tous les opprimés qui sont presque reconnaissants à leurs maîtres du mal que ceux-ci ne leur font pas.

Cependant, malgré tous ses efforts, la misère devint extrême. Le travail d'une femme suffit à peine à la nourrir : vivre deux sur cette seule ressource et en conservant les apparences du luxe, c'est tenter l'impossible. Il fallut quitter ce petit appartement où ils s'étaient arrangé avec tant de goût et d'amour une délicieuse retraite. On éprouve une souffrance indicible à quitter un endroit où l'on a été heureux, où l'on s'est aimé ; car alors on compte avec son bonheur et avec son amour ; et on voit en tremblant combien on a perdu depuis le premier jour dont le souvenir s'attache à cette demeure, à ces meubles, à ces tentures, à ces objets familiers qui

tous gardent quelque chose de votre cœur.

Jeanne et Claudien étaient déjà pauvres ; mais, entourés d'objets qui leur rappelaient une existence plus douce, ils ne voyaient pas leur pauvreté dans toute sa laideur vulgaire. Mais, lorsqu'il fallut subir la misère nue et non fardée, avec les meubles de mauvais goût et dépareillés, les carreaux boîteux, les étoffes de couleurs criardes, les tentures souillées ; la misère avec la porte et la fenêtre mal jointes, ouvertes au vent et au bruit de la rue, avec la cheminée sans feu, lugubre porte-voix des ouragans ; devant cette horrible mise en scène de leur vie, Jeanne et Claudien sentirent leur cœur se gonfler.

Peu à peu, la paresse de Claudien devint de l'apathie idiote. Il donna raison à toutes les prédictions d'Armand. Le courage de Jeanne devint du désespoir.

Mère courageuse, elle poursuivit sa tâche pénible ; elle eut avec Claudien tous les raffinements d'amour et d'amitié qu'ont les mères et les sœurs. Au milieu de cela, elle travaillait sans merci ni relâche, comme un manœuvre. Par

une magnifique révélation, plus que jamais elle fut pour son enfant une mère attentive et enthousiaste. C'est là un des admirables secrets de la Providence, qui fait d'une mère une femme plus intelligente et plus forte que les hommes.

Jeanne réalisa dans sa plus sublime expression ce type céleste. Mais le juge souverain, qui lui faisait expier si durement une seule faute, voulut que tant de résignation fût inutile.

Elle ressentit alors les plus cruelles alternatives d'accablement et de joie, d'espérance et de crainte. Ses angoisses furent terribles devant le berceau de cet enfant qui, né à peine, semblait devoir repasser les portes de la vie et s'affaissait, avant d'avoir vécu, sous la main pesante et glacée de la misère.

Jeanne fut plus que jamais héroïque et sublime.

Pendant les rares instants où la fièvre laissait quelque repos à son enfant, elle travaillait en veillant sur son sommeil. Il n'y eut jamais pour elle un instant de repos; ses joues perdirent leurs couleurs déjà pâlies, ses yeux rouges se

creusèrent et brillèrent d'un feu sans éclat et lugubre. Mourante elle-même, elle rassembla ardemment ses suprêmes efforts pour écarter la mort du berceau de son enfant.

Le dirons-nous? Claudien fut à peine ému; son amour pour Jeanne n'était pas un de ceux qui peuvent se transformer et s'épurer par le malheur. Si, dans la triste existence qu'il menait depuis qu'il était sorti de France, Jeanne représentait quelquefois encore le bonheur, Claudien sentait bien que pour lui elle n'était déjà plus un but, qu'elle était devenue un lien. Le spectacle de cette misère qu'il avait oubliée, avec laquelle il avait cru rompre pour toujours, ce spectacle l'irritait et excitait en lui plus de dégoût coléreux et de découragement que de sympathique pitié. Il ne se dit pas, il ne voulut pas comprendre que lui seul était cause de toutes ces douleurs, de toute cette misère. Il se figura qu'il les subissait en témoin fatigué, en victime. Il se familiarisa d'autant plus avec cette idée qu'il se tint toujours en dehors de la lutte et qu'il se crut, par conséquent, hors de la responsabilité.

Jeanne seule faisait tous les efforts; il lui attribua tout le crime.

La gangrène avait fait de rapides et d'effrayants progrès chez lui. Il en vint à se reprocher le soi-disant sacrifice qu'il avait fait en se chargeant de Jeanne, et arriva, par une inconcevable et naturelle logique, à se trouver généreux.

—Sans elle, se disait-il, j'aurais maintenant une position; mon talent m'aurait donné la place que je devais occuper dans la société.

Cette idée grandit chez Claudien, qui, pour s'absoudre de sa vie infâme, trouva le moyen de se poser en martyr à ses propres yeux. Il se complut dans ce rôle des âmes faibles, et se crut victime et méconnu.

Il accabla Jeanne d'indifférence glacée, de reproches injustes et sanglants. Si quelquefois, dans ces honteuses querelles, en voyant Jeanne sanglotant et désespérée devant sa dureté sèche, il sentit ses yeux enflammés s'emplir involontairement de larmes cuisantes, il eut l'affreux courage de se taire pour dérober à Jeanne le spectacle de cette émotion qui l'eût consolée.

Lorsqu'il sentait venir sur ses lèvres un de ces mots qui guérissent à un moment donné une plaie qui, deux secondes plus tard, sera mortelle, son orgueil de fer, sa féroce insensibilité arrêtaient cette bonne parole, et Jeanne tombait épuisée par ces luttes inégales.

Tant qu'elle put résister à ce triste combat, tant qu'elle ne craignit pas de laisser son enfant orphelin, car Claudien n'était plus un père, tant qu'il resta quelque espérance, elle ne se plaignit pas. Mais, lorsque enfin elle se sentit vaincue, lorsqu'elle vit l'avenir de sa fille lui apparaître sous un jour terrible, elle se décida avec fermeté à relever la tête et à demander à son séducteur ce qu'il voulait faire d'elle.

— Claudien, lui dit-elle d'une voix grave, dans un de ces instants de muettes et amères réflexions qui succédaient aux violentes et aux dures paroles, Claudien, j'ai quitté pour vous ma position, ma famille, mon honneur. Je vous ai donné tout ce qu'une femme peut donner...

— Ne me reprochez pas des bienfaits dont je voudrais aujourd'hui n'avoir pas à rougir, dit Claudien avec colère. Sans vous, j'aurais

gagné honorablement, au centuple, cet argent que vous me reprochez.

— Claudien, dit Jeanne en pleurant, vous ne voulez pas me comprendre. Vous êtes bien cruel! Je vous répète que j'ai tout quitté...

— Et moi, interrompit Claudien avec rage, n'ai-je rien quitté, rien perdu pour vous? N'avais-je pas dans la tête, dans le cœur, tout ce qu'il faut pour devenir un homme de talent, un homme de génie peut-être? Croyez-vous donc que je ne pouvais pas me faire une existence digne et brillante, au lieu de cette vie que je mène avec vous? Pensez-vous que je sois né pour traîner au pied sans espoir le boulet de la honte et de la misère? Ai-je passé dix ans de ma vie à acquérir péniblement une éducation, à me créer des éléments d'un riche avenir, pour aller m'enterrer à vingt ans avec une maîtresse!

— Une maîtresse! répéta Jeanne atterrée.

— N'ai-je pas à regretter plus que vous? continua-t-il impitoyable. Tous mes beaux rêves ne devaient-ils aboutir qu'à vivre avec une femme malade, au milieu de la couture et des soins du ménage?

— Je ne regrette rien, reprit Jeanne lentement, rien que votre amour perdu. Je ne vous reproche pas de n'avoir pas atteint une position qui a fui devant vous. Jusqu'ici, le ciel a bien voulu me conserver assez de force pour que mon pauvre enfant ne mourût pas de faim. J'ai pu vivre, au milieu de la couture et des soins du ménage, comme vous me l'avez reproché si durement.

— Enfin...! s'écria Claudien.

— Laissez-moi parler, dit Jeanne. Rien ne m'a coûté, ni les soins, ni la fatigue, ni les veilles. Je ne vous reproche rien de tout cela. Mais vous, vous que j'ai tant aimé, vous que j'aime encore plus que moi-même, pourquoi n'avez-vous rien respecté en moi? Pourquoi m'arrachez-vous jour par jour ma santé, nécessaire à la vie de mon enfant, de notre enfant? reprit-elle en regardant fixement son amant.

Claudien, les sourcils froncés, ne la regardait pas.

— Pourquoi ne voulez-vous même pas me laisser mon amour pour vous, cet amour sur lequel vous avez toujours pu compter?

Elle prononça ces mots avec une sublime conscience de sa vertu.

Claudien, poussé à bout, l'interrompit brusquement.

— Eh ! que sais-je, moi? dit-il. Qui me répond de vous ? Vous avez bien quitté votre mari.

— Oh ! vous êtes un lâche ! dit sourdement Jeanne, abattue sous ce dernier coup.

— Malheureuse ! s'écria Claudien en se levant avec fureur.

Il resta un moment immobile, les traits bouleversés ; puis il sortit brusquement en renversant les meubles et en poussant la porte avec violence.

L'enfant, éveillée, cria.

Jeanne alla s'asseoir près du berceau, et, cachant sa figure dans ses mains, elle versa à torrents des pleurs amers.

Claudien était dans un paroxysme de colère tel, que, pour l'assouvir, il se fût presque jeté sur le premier passant. Il fit quelques pas dans la rue ; l'air froid le frappa au visage. Il se découvrit la tête et marcha avec rapidité. Lors-

qu'il fut un peu calmé, il regarda en lui, et eut un horrible remords ; il marcha plus vite encore, comme pour se fuir lui-même...

Au détour d'une rue, il heurta violemment un homme. Sa colère fut réveillée, et il levait un œil menaçant...

— Claudien ! dit avec la plus grande surprise celui qu'il avait heurté.

C'était Éleuthère.

XI

NOUVELLES DE PARIS.

— Parbleu ! s'écria Éleuthère, je suis content de te voir ? Mais comme tu es changé, mon pauvre Claudien ! ajouta-t-il en examinant les traits de son ancien ami.

— Tu trouves ? dit Claudien souriant avec amertume.

— C'est effrayant ! répondit Éleuthère d'un ton pénétré.

— Mais, toi-même...

— Oh ! moi aussi, je le sais bien. J'engraisse !

Éleuthère, en effet, était loin de ressembler à

ce qu'il était autrefois. Il avait grandi. Sa physionomie était toujours franche et ouverte, mais elle avait perdu ce caractère vague et insouciant, cette allure habituelle de grosse gaieté, large et peu curieuse de délicatesses, cet air de cabaret joyeux et sans façon, ouvert à tout bon compagnon. Le gamin s'était fait homme.

Éleuthère avait pris du maintien, de la tenue : il avait presque de la dignité. Mais en lui apparaissait toujours l'artiste, si le rapin avait disparu.

Ses cheveux, un peu longs comme autrefois, étaient massés avec goût et se maintenaient : on sentait que le coiffeur avait dû passer quelquefois par là. Il portait barbe et moustaches, mais tout cela de proportions raisonnables. Rien ne tirait l'œil.

Les mêmes changements se faisaient remarquer dans son costume. Quoiqu'il fût en tenue de voyageur, ses habits, d'une coupe gracieuse et raisonnable, n'offraient aucune exagération de mauvais goût.

Éleuthère, tel qu'il était, pouvait se présenter partout, et le plus *bourgeois* des *bourgeois*

l'eût vu passer sans haine et sans défiance.

— Eh bien, dit-il à Claudien, qui, rêveur, l'examinait, que fais-tu? On m'a dit que tu étais ici avec ta maîtresse.

— Qui t'a dit cela? demanda Claudien.

— Beauplaisir.

— Comment le sait-il? se demanda Claudien. Mais, reprit-il à haute voix, tu le vois donc toujours? Que devient-il?

— Est-ce que tu ne sais pas?... Il est marié! marié, mon cher, avec une veuve des *Mille et une Nuits* qui lui a apporté une fortune énorme. Il a réalisé son rêve. Il a un château, un hôtel magnifique à Paris, des chevaux...

— Cette veuve ne se nommait-elle pas madame de Sillerey? demanda Claudien.

— Oui, répondit Éleuthère, qui parut surpris que Claudien sût cela. C'est Beauplaisir qui m'a fait obtenir des commandes du gouvernement, et je puis dire que c'est grâce à lui que je viens en Belgique copier des Rubens. Au fond, c'est un bon enfant. Quand il a été marié, nous l'avions perdu de vue depuis bien longtemps; il est revenu nous voir. Il m'a fait faire des tra-

vaux, m'a avancé de l'argent. J'ai fait le portrait de madame, que j'ai réussi. Il m'a alors présenté à son beau-frère, un député très-riche, M. Regis.

— Regis ! dit Claudien.

— Tu le connais aussi? dit Éleuthère. Ce M. Regis est un homme obligeant, mais un peu fier, un peu sombre. Il a toujours quelque chose de triste et d'affairé. Il paraît, ajouta confidentiellement Éleuthère, il paraît qu'il a éprouvé beaucoup de chagrins : sa femme s'est mal conduite...

— Mais comment sais-tu tout cela ?

— Oh ! je suis très-bien dans la maison. M. Regis m'a envoyé à Moulins pour des restaurations. A propos, j'ai vu là-bas un de tes amis, M. Armand.

— Oui, dit Claudien, ému à ce nom. Et puis ?

— Quel excellent homme ! dit Éleuthère avec enthousiasme. Il est adoré à Moulins, c'est comme un dieu. Mais il est faible, maladif, et avec cela il se ruine le corps à travailler. Je crois qu'il est miné par un chagrin secret ; il est toujours taciturne, évite le monde et vit seul.

Nous nous sommes reconnus quand je suis arrivé là-bas, et il a eu l'air de me prendre en amitié. Ah ! Claudien, il me parlait souvent, bien souvent de toi ! Dans ces instants-là seulement, il s'animait un peu. Il t'aime, cet homme-là, vois-tu !

Claudien était pensif.

— Au reste, continua Éleuthère, il est là-bas dans une position magnifique ; il s'est mis à la tête d'une compagnie... Tu sais peut-être tout cela ?

— Non, dit Claudien.

— Ils ont une imprimerie, une fabrique de papier, un journal : tout est à eux. Il y a des dépendances magnifiques. Ce garçon-là a tant d'ordre ! Beauplaisir m'a dit que sans lui M. Regis n'aurait pas pu être député, et que, s'il venait à l'idée d'Armand de prendre sa place, il le *dégommerait* quand il voudrait. On ne dirait pas cela, à le voir si simple, si bon... Sais-tu que c'est beau, Claudien, d'arriver à un résultat pareil, quand on a commencé par rien ? Il était orphelin, sans éducation...

— Oui, répondit Claudien, humilié de cer-

tains rapprochements qu'il faisait en lui-même ; oui, je sais son histoire. C'est un homme de cœur et de résolution, celui-là ? ajouta-t-il avec un soupir de découragement.

— Moi, dit Éleuthère sans se douter du mal qu'il faisait à Claudien, il m'électrisait. En le regardant, je me disais qu'il est beau d'être le fils de ses œuvres ! Et j'avais tout à coup des envies de me sauver pour aller travailler. Oh ! j'ai beaucoup gagné à le connaître !

— Et toi, demanda Claudien, que cette conversation fatiguait, où en es-tu ?

— Oh ! je vais sur des roulettes maintenant. Ma commune m'a voté une pension de douze cents francs, et, d'ici à trois mois, je vais renoncer à ce secours, qui sera utile à quelque autre. Beauplaisir et M. Regis m'ont bien aidé. Mes commandes vont me rapporter près de quatre mille francs, et c'est du Rubens !... Mais je ne t'ai pas dit... Tu vas être bien étonné. Je suis en ménage ? C'est ça qui est drôle !

— Marié ?

— Presque ; je le serai dans six mois, et tu connais ma femme. Voyons, devine !...

— Qui ?

— Devine !

Claudien fit un mouvement d'impatience.

— Tu connais Louise, Louise Royer, à qui Grouard a fait si longtemps la cour ?...

—Non, répondit Claudien, qui, préoccupé, ne se rappelait pas.

— Mais si. Elle te connaît bien, elle, car elle me parle assez souvent de toi et de ta maîtresse. Elle voulait me donner une lettre pour elle; mais je n'étais pas sûr que tu fusses à Bruxelles, et je pouvais ne pas te trouver. Elle y a renoncé.

— Je sais qui tu veux dire, maintenant, dit Claudien. Et son enfant?

— Il est mort, répondit Éleuthère.

Claudien pensa à sa fille, faible et malade comme était l'enfant de Louise.

— Notre connaissance s'est faite d'une façon assez bizarre, reprit Éleuthère. Grouard allait souvent chez Louise, et, un jour qu'il était malade, il m'envoya l'avertir. Nous nous vîmes alors quelquefois. Cela paraissait ne pas faire beaucoup de plaisir à Grouard, et je m'amusais à le tourmenter. Un beau jour, il m'a été

impossible de ne pas m'apercevoir que Louise me voyait de fort bon œil. Tu sais, Claudien, que je ne suis pas fat, dit Éleuthère en changeant subitement de ton, et en ayant l'air de faire un appel à la bonne foi de Claudien : je n'ai jamais eu sujet de l'être, car les femmes se sont toujours aussi peu inquiétées de moi que je me suis peu inquiété d'elles. Mais, cette fois, il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Grouard était de jour en jour plus maussade : il était devenu inabordable. Je vis alors qu'il aimait Louise, et je me dis que je ne devais pas aller plus loin. Mais cela ne faisait pas le compte de Louise, à ce qu'il paraît. J'étais serré de fort près, et très-embarrassé. Avec cela, elle me plaisait beaucoup. Je pris le parti de la consulter elle-même : je lui expliquai mon amitié pour Grouard, et les obligations que cette amitié m'imposait. Au nom de Grouard, elle se mit à rire, et je vis bien que le pauvre garçon était encore moins fort que moi, et qu'elle ne pourrait jamais l'aimer. Grouard n'existait pas, pour ainsi dire, pour Louise. Alors, ma foi, je me décidai. J'exposai franchement à Grouard l'état de la

question ; je lui fis bien comprendre qu'il n'y avait rien de ma faute dans tout cela. Louise est une excellente fille, d'une gaieté sans fin, économe et pleine de qualités : si elle avait commis une faute avant de me connaître, les preuves, la suite de cette faute n'étaient plus, et, d'ailleurs, je ne voulais pas m'inquiéter de cela. J'employai huit jours en pourparlers, et, à la fin, quand je déclarai à Grouard que mon intention était d'épouser Louise, quand je lui fis voir, avec toutes les précautions nécessaires, que Louise ne pourrait jamais l'aimer, et qu'il ne pourrait de longtemps lui offrir la position modeste que je pouvais faire partager à ma femme, Grouard consentit, car il aimait vraiment Louise, et pour elle-même. Il fut quelque temps à se remettre de ce coup-là. Aujourd'hui, je ne l'en aime que davantage. Nous lui avons donné dans notre appartement — dis donc, Claudien, j'ai un appartement ! — un cabinet où il couche. Louise a sa chambre sous a même clef que nous ; car elle ne partagera la mienne que le jour où nous serons mariés : j'ai mes idées là-dessus, et nous sommes vraiment fort heureux tous trois...

Claudien ressentait par instant une jalousie déchirante en voyant ce bonheur calme et simple étalé devant lui, avec une satisfaction naïve, par Éleuthère.

L'existence du peintre faisait avec la sienne un triste contraste. Il réprima ce mouvement mauvais et serra la main d'Éleuthère.

— Je suis content d'apprendre tout cela, dit-il ; maintenant, te voilà lancé !

— Oh ! répondit Éleuthère, pas encore. Je suis sur le chemin... du chemin. Il me faut le prix de Rome.

— Mais, reprit Claudien, pourquoi te marier si jeune ? Tu as si bien tout le temps d'attendre, et...

— Et de trouver mieux, n'est-ce pas ? dit Éleuthère achevant la phrase que Claudien n'avait pas voulu finir, par égard pour son ami. J'ai réfléchi à cela, Claudien, et c'est parce que j'ai réfléchi que je me suis décidé. J'aime Louise ; elle me saura gré de la prendre telle qu'elle est. Mon parti est arrêté irrévocablement. N'en parlons plus.

Il y eut un moment de silence.

Éleuthère reprit :

— Au reste, je te dirai que Beauplaisir lui-même, que l'on peut consulter sur ces matières-là, me conseille vivement ce mariage. Il m'en parle chaque fois que nous nous voyons, et il vient souvent fumer dans mon atelier et causer avec moi ou avec Louise.

Claudien hocha la tête; Beauplaisir lui déplaisait là.

— Mais, dit Éleuthère, j'ai quelque chose à te demander : comment Louise connaît-elle donc ta... femme? Elle a toujours évité mes questions là-dessus.

— Je ne sais, répondit Claudien.

Éleuthère était à cent lieues de s'imaginer que la maîtresse de Claudien fût la femme du député Regis.

Louise avait gardé, même avec lui, un secret dont on ne lui avait pas dit qu'elle pouvait disposer.

Éleuthère, peu curieux de sa nature, ne s'était jamais inquiété des mots à double entente de Beauplaisir, et il n'avait rien vu ni voulu voir dans les mille indices qu'il avait eus à sa

portée; Grouard devait en savoir plus long que lui à ce sujet.

Éleuthère s'était arrêté à l'hypothèse la plus simple : que la passion de Claudien était une de ces amourettes insignifiantes que l'on rencontre chaque jour et qui ne sortent pas des lois de l'ordinaire.

— Quand quittes-tu Bruxelles? lui demanda Claudien.

— Aujourd'hui. Je pars pour Anvers. Demain matin, je serai installé devant la *Descente de croix* de Rubens. Tiens, Claudien, quand je pense à cela, le cœur me manque. Je vais voir le chef-d'œuvre de Rubens... de Rubens!...

— J'ai toujours craint pour toi, dit Claudien avec distraction, que ton amour pour Rubens ne te nuisît devant l'Académie, pour le concours.

— Qu'est-ce que cela me fait? s'écria Éleuthère, qui enfourchait son dada et dont le visage s'anima légèrement. Il y a des questions sur lesquelles il ne faut pas transiger, vois-tu. Oui, je sais bien, ils disent que Rubens ne sait pas dessiner. Pas dessiner! les malheureux!...

Eh ! non, il ne sait pas dessiner, si le dessin n'est que la ligne parfaitement mathématique, comme M. Ingres le croit et comme il croit que Raphaël le croyait, et comme l'a cru l'école impériale. Le dessin ! mais le dessin n'est pas l'exactitude matérielle et sèche, c'est l'harmonie, comme la couleur n'est pas la couleur aigre et criarde, mais l'harmonie. Pour juger l'art, il faut se mettre au point de vue de celui qui fait l'art. Ah ! Rubens ! Rubens !...

Claudien n'avait pas écouté la tirade enthousiaste d'Éleuthère.

Depuis quelques instants, il était embarrassé, contraint. Il paraissait hésiter à aborder un sujet de conversation difficile.

Éleuthère, sans s'en douter, le mit sur la voie en lui demandant ce qu'il faisait à Bruxelles, comment il vivait.

Claudien alors lui raconta son histoire. Il fit un récit de ses malheurs en dissimulant ses torts et sa lâcheté.

Éleuthère fut vivement ému de la situation de Claudien. Il vida ses poches et réunit son argent.

— Je n'ai presque rien emporté, dit-il ; car, étant seul, je vis avec grande économie. Je possède cent cinquante francs : en voici cent vingt.

— Et toi? dit Claudien, honteux d'accepter ce partage plus que fraternel.

— Il me restera trente francs pour attendre à Anvers que Louise m'envoie de l'argent de la maison. Ma place est payée, et, en tout cas, ajouta-t-il gaiement, j'ai ma montre. Ainsi, ne sois pas inquiet. Il faut te remuer un peu et ne pas te laisser abattre.

Claudien lui serra la main avec chaleur.

— Es-tu bête! dit en riant Éleuthère. Qu'est-ce que tu as donc mangé ?

Claudien expliqua à Éleuthère, avec embarras, pourquoi il ne l'engageait pas à venir passer quelques instants chez lui. Sa femme était malade, la présence d'un étranger...

— D'ailleurs, interrompit Éleuthère en regardant l'heure, je n'ai pas le temps. Je suis toujours bavard, et les heures passent. Voici le moment de mon départ.

Les deux amis se dirent adieu. Éleuthère revint sur ses pas pour donner à Claudien son

adresse à Paris. Il lui recommanda vivement de lui écrire.

— Si tu as besoin de quelque argent, dit-il avec son obligeance franche et naïve, ne te gêne pas : nous partagerons.

Et ils se séparèrent.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



